

Fahrenheit 451
Ray Bradbury

Première Partie
L'Âtre et la Salamandre

C'était un plaisir de brûler.

C'était un plaisir particulier de voir les choses consommées, de voir les choses noircies et *changées*. Avec l'ajutage de laiton dans ses poignées, avec cet énorme python crachant son kérosène venimeux sur le monde, le sang battait dans sa tête, et ses mains étaient celles d'un chef d'orchestre extraordinaire dirigeant toutes les symphonies d'incandescence et de brûlure pour faire tomber les loques et les ruines charbonneuses de l'histoire. Son casque symbolique numéroté 451 sur sa tête flegmatique, les yeux tout de flamme orange avec un penser de ce qui suivra, il appuya sur l'allumeur et la maison sursauta, engouffrant d'un feu qui brûlait le ciel crépusculaire rouge et jaune et noir. Il fit des enjambées au milieu d'un essaim de lucioles. Il voulait surtout, comme le dit la blague, plonger une guimauve au bout d'un bâton dans la fournaise, pendant que les livres, pigeons aux ailes battantes, mouraient sur de la véranda et la pelouse de la maison. Alors que les livres disparaissaient en tourbillons étincelants et s'envolaient sur un vent noirci par le feu brûlant.

Montag ébaucha un sourire féroce, celui des hommes éraflés et repoussés par la flamme.

Il savait que quand il retournera à la caserne de pompiers, il se ferait peut-être un clin d'œil, en ménestrel, noirci, dans le miroir. Plus tard, en s'endormant, il sentirait le sourire passionné toujours retenu par les muscles de son visage, dans

l'obscurité. Il ne le quitta jamais, ce sourire, il ne l'avait jamais quitté, aussi longtemps que Montag puisse s'en souvenir.

Il accrocha son casque d'un noir de scarabée et le polit; il accrocha soigneusement son manteau pare-feu ; il se doucha langoureusement, et puis, sifflotant, les mains dans les poches, traversa l'étage supérieur de la caserne de pompiers et disparu dans le trou. Au dernier moment, quand le désastre semblait certain, il retira ses mains de ses poches et amortit sa chute en empoignant la barre dorée. Il glissa et s'arrêta dans un grincement, les talons un pouce du sol en béton.

Il quitta la caserne de pompiers et marchait le long de la rue de minuit vers le métro où le train à propulsion silencieux coulait sans bruit sous terre sur son conduit lubrifié, et avec un grand bouffé d'air chaud le laissa descendre du train sur l'escalier mécanique de carreau du couleur crème menant à la banlieue.

Sifflotant, il laissait l'escalier mécanique le porter dans l'air calme de la nuit. Il se dirigea vers le coin, à peine pensant à rien de particulier. Mais, avant d'atteindre le coin, il ralentit comme si un vent avait surgi de nulle part, comme si quelqu'un avait prononcé son nom.

Ces dernières nuits il avait ressenti une incertitude au sujet du trottoir juste au coin là, avançant vers sa maison sous la clarté des étoiles. Il avait senti qu'il y avait quelqu'un là, juste au moment avant de le tourner. L'air semblait chargé d'un calme particulier comme si quelqu'un avait attendu là, silencieusement, et juste un instant avant qu'il n'arrive, s'était transformé en ombre pour le laisser passer. Peut-être son nez avait-il détecté un parfum léger, peut-être la peau sur l'arrière de ses

mains, sur son visage, avait-elle senti la température monter à cet endroit précis où une personne se tenant debout aurait pu élever l'atmosphère immédiat de dix degrés pendant un bref moment. Ce n'était pas possible à comprendre. Chaque fois qu'il faisait le tour, il voyait seulement le trottoir gondolé, blanc, déserté, avec peut-être, une nuit, quelque chose qui disparaissait furtivement à travers la pelouse avant de pouvoir fixer son regard ou parler.

Mais ce soir-ci, il ralentit et s'arrêta presque. Son esprit intérieur, s'élançant pour tourner le coin, avait entendu un murmure à peine audible. Une respiration ? Ou est-ce que l'atmosphère était comprimée par quelqu'un qui se tenait silencieusement debout, attendant ?

Il tourna le coin.

Les feuilles d'automne volaient au dessus du pavé éclairé par la lune de telle manière à donner la fille qui se déplaçait l'air d'être inerte sur un trottoir roulant, laissant le mouvement du vent et des feuilles l'emporter. Elle avait la tête à demi courbée pour observer ses chaussures remuer les feuilles qui tournaient en rond. Elle avait le visage mince et d'un blanc de lait, et en lui il y avait une sorte de légère faim qui touchait à tout avec une curiosité infatigable. C'était un regard, presque d'une surprise incolore ; les yeux noirs étaient si fixés sur le monde qu'aucun mouvement ne leur échappait. Sa robe était blanche et elle murmurait. Il faillit penser entendre le mouvement de ses mains pendant qu'elle marchait, et ce bruit infime à présent, cette blanche agitation de son visage tournant quand elle se rendit compte être proche d'un homme qui se tenait debout au milieu du pavé et qui attendait.

Les arbres donnaient à entendre un grand bruit en laissant tomber une pluie de feuilles. La fille s'arrêta et paraissait prête à reculer par surprise, mais plutôt elle s'arrêta nette fixant Montag avec des yeux si noirs si brillants si animés qu'il sentait qu'il avait dit quelque chose de tout à fait merveilleuse. Mais il savait que sa bouche avait seulement bougé pour dire bonjour, et puis quand elle semblait hypnotisée par la salamandre sur son bras et le disque du phénix sur sa poitrine, il parla de nouveau.

« Bien sûr, » dit-il, « vous êtes notre nouvelle voisine, n'est ce pas ? »

« Et vous devez être » —elle leva ses yeux de ses symboles professionnels
« —le pompier. » Sa voix avait trainé.

« Comme c'est curieux la manière dont vous le dites. »

« Je— Je l'aurais su les yeux fermés, » dit-elle, lentement.

« Quoi—l'odeur du kérosène ? Ma femme se plaint toujours, » Il rit. « On ne s'en débarrasse jamais complètement. »

« Non, on n'y arrive pas, » dit-elle, impressionnée.

Il sentait qu'elle marchait en cercle autour de lui, le passant en revue d'un bout à l'autre, le secouant silencieusement, et vidant ses poches, sans jamais se déplacer.

« Le kérosène, » dit-il, parce que le silence se prolongeait, « n'est rien que du parfum pour moi. »

« Cela vous semble t-il vraiment ? »

« Bien sûr. Pourquoi pas ? »

Elle se donnait le temps pour y réfléchir. « Je ne sais pas. » Elle tourna pour faire face au trottoir menant à leur maison. « Est-ce que cela vous dérangeait si on rentrait ensemble ? Je m'appelle Clarisse McClellan. »

« Clarisse. Guy Montag. Venez. Qu'est-ce que vous faites vous promenant si tard ? Quel âge avez-vous ? »

Ils marchaient dans le souffle de la nuit tiède le long du pavé argenté et il y avait une très légère odeur fraîche d'abricots et de fraises dans l'air ; puis regardant autour de lui, il s'est rendu compte que c'était tout à fait impossible, si tard dans l'année.

À présent c'était seulement lui et la fille qui marchaient ensemble, son visage aussi radieux que de la neige sous le clair de lune, et il savait qu'elle tournait ses questions dans sa tête, cherchant les meilleures réponses à offrir.

« Et bien, » commença-elle, « J'ai dix-sept ans et je suis folle. Mon oncle dit que les deux vont ensemble. Quand les gens te demandent ton âge, il dit, dis toujours dix-sept et débile mentale. N'est-ce pas un moment idéal de la nuit de se promener ? J'aime sentir l'odeur des choses et les examiner, et des fois je reste et je veille toute la nuit, me promenant, et puis je regarde le soleil se lever. »

Ils continuaient à marcher en silence et à la fin elle dit, pensivement, « Vous savez, je n'ai pas du tout peur de vous. »

Il était surpris. « Pourquoi devriez-vous avoir peur de moi ? »

« Il y a tellement de personnes qui ont peur. Peur des pompiers, je veux dire. Mais vous êtes juste un homme, après tout... »

Il pouvait se voir dans ses yeux à elle, suspendu en deux gouttes luisantes d'eau lumineuse, lui même obscure et tout petit, en petit détail, les lignes autour de sa bouche, tout ça, comme si ses yeux étaient deux morceaux miraculeux d'ambre violet qui pourraient le capturer et le maintenir intact. Son visage, maintenant tourné vers lui, était d'un fragile cristal de lait avec une lumière douce et persistante à l'intérieur. Ce n'était pas la lumière hystérique de l'électricité mais—quoi ? Mais plutôt cette douce lumière flatteuse de la bougie qui donnait un rare sentiment d'un confort étrange. Une fois, quand il était enfant, pendant une coupure de courant, sa mère avait trouvé leur dernière bougie et l'avait allumée ; alors il y eut un court moment de redécouverte, d'une illumination telle que l'espace perdit ses vastes dimensions et se retira confortablement autour d'eux, et eux, mère et fils, seuls, transformés, souhaitant que le courant ne reviendrait pas si vite...

Et puis Clarisse McClellan dit : « Est-ce que ça vous dérange si je vous demande combien de temps vous avez travaillé comme pompier ? »

« Depuis que j'avais vingt ans, il y a dix ans. »

« Lisez-vous parfois certains des livres que vous brûlez ? »

Il rigola. « C'est illégal ! »

« Oh. Bien sûr. »

« C'est du bon travail. Brûler Millay lundi, Whitman mercredi, Faulkner vendredi, les réduire en cendres, et puis brûler les cendres. C'est notre slogan officiel. »

Ils continuèrent plus loin et la fille dit « Est-ce que c'est vrai qu'il y a longtemps les pompiers éteignaient les feux au lieu de les allumer? »

« Non. Les maisons ont toujours été ignifuges, croyez-moi. »

« Étrange. On m'a dit une fois que dans le passé les maisons prenaient feu par accident et qu'ils avaient besoin des pompiers pour éteindre les flammes. »

Il rigola.

Elle lui jeta un coup d'œil rapide. « Pourquoi rigolez-vous? »

« Je ne sais pas. » Il recommença à rigoler et puis s'arrêta. « Pourquoi ? »

« Vous rigolez alors que ce n'est pas drôle et vous répondez tout de suite.

Vous ne vous arrêtez jamais pour penser à mes questions. »

Il s'arrêta de marcher. « Vous êtes bizarre, » il dit, la regardant. « N'avez-vous pas du respect ? »

« Je ne cherche pas à vous insulter. Je suppose que c'est juste que j'aime trop regarder les gens. »

« Et bien, est-ce que ceci ne vous dit *rien*? » Il tapota les chiffres 451 cousu sur sa manche de gris anthracite.

« Oui, » elle murmura. Elle allongea ses pas. « Est-ce que vous avez jamais regardé les voitures à réaction faire la course sur les boulevards là-bas ? »

« Vous changez de sujet ! »

« Parfois je pense que les conducteurs ne savent pas ce que c'est que l'herbe, ou les fleurs, parce qu'ils ne les voient jamais à vitesse réduite, » elle continua. « Si vous montrez une image floue et verte à un conducteur, Oh oui ! il dirait, c'est de l'herbe ! Une image floue et rose ! C'est un jardin de roses! Les images floues et blanches sont ce des maisons. En marron c'est des vaches. Une fois mon oncle conduisait lentement sur une autoroute. Il faisait soixante cinq kilomètres par heure

et ils l'ont mis en prison pour deux jours. C'est marrant n'est-ce pas, et triste aussi ? »

« Vous pensez à trop de choses, » dit Montag, mal à l'aise.

« Je regarde rarement les 'murs du parloir' ou vais aux courses ou dans les parc d'attractions. Alors j'ai beaucoup de temps pour des idées insensées, je suppose. Est-ce que vous avez vu les panneaux d'affichage longs de deux cent pieds dans la campagne en dehors de la ville ? Savez-vous qu'une fois les panneaux d'affichage étaient seulement de vingt pieds de longueur ? Mais les voitures ont commencé à se ruer si vite qu'ils ont dû étirer la publicité pour qu'elle puisse durer. »

« Je ne savais pas ça ! » Montag rit brusquement.

« Je vous parie que je sais encore une chose que vous ne savez pas. Il y a de la rosée sur l'herbe le matin. »

Tout à coup il ne se souvenait plus s'il avait su cela ou pas, et il s'irrita.

« Et si vous regardez »—elle fit un signe de tête vers le ciel—« il y a un homme dans la lune. »

Il n'avait pas regardé depuis longtemps.

Ils marchèrent le reste du chemin en silence, elle était pensive, et pour lui c'était une sorte de silence étouffant et inconfortable pendant lequel il lui lançait des coups d'œil accusateurs. Quand ils sont arrivés chez elle toutes les lumières brillaient.

« Qu'est-ce qui se passe ? » Montag avait rarement vu autant de lumières dans une maison.

« Oh, c'est seulement ma mère et mon père et mon oncle assis, parlant. C'est comme être piéton, mais plus rare. On a arrêté mon oncle une autre fois—est-ce que je vous l'ai dit ?—pour avoir été piéton. Oh, nous sommes des *plus* bizarres. »

« Mais de quoi *parlez-vous* ? »

Cela l'a fait rire. « Bonsoir ! » Elle prit le trottoir menant à sa maison. Puis elle sembla se souvenir de quelque chose et revint pour le regarder avec étonnement et curiosité. « Êtes-vous heureux ? » dit-elle.

« Est-ce que je suis *quoi* ? » il cria.

Mais elle était partie—courant dans le clair de lune. Sa porte d'entrée fermait doucement.

« Heureux ! Si ce n'est pas absurde ! »

Il s'arrêta de rigoler.

Il mit sa main dans le trou de gant de la porte d'entrée et le laissa reconnaître sa touche. La porte s'est ouverte en glissant.

Bien sûr que je suis heureux. Qu'est-ce qu'elle pense ? Je ne le suis *pas* ? il s'adressa aux chambres silencieuses. Il se tenait debout regardant la calandre à l'entrée et tout à coup se souvint qu'il y avait quelque chose cachée derrière la calandre, quelque chose qui semblait le fixer du regard en ce moment. Il détourna rapidement les yeux.

Quelle rencontre étrange en une nuit étrange. Il ne pouvait se souvenir de rien de pareil sauf en un après-midi il y avait un an quand il avait rencontré un vieil homme dans le parc et *ils* avaient parlé...

Montag secoua sa tête. Il regarda un mur nu. Le visage de la fille était là, vraiment tout à fait belle en souvenir : étonnant, en fait. Elle avait un visage très mince comme le cadran d'un petit réveille-matin vu vaguement dans une chambre noire au milieu de la nuit quand vous vous réveillez pour voir l'heure et que le cadran vous indique l'heure et la minute et la seconde, dans un silence blanc et luisant, en toute certitude et omniscient sur ce qu'il indique à propos de la nuit qui passe rapidement vers d'avantage d'obscurités, mais aussi vers un nouveau soleil.

« *Quoi ?* » Montag demanda à son autre moi, à l'idiot subconscient qui courait, racontant n'importe quoi des fois, tout à fait indépendant de la volonté, de l'habitude et de la conscience.

Il jeta un autre coup d'œil sur le mur. Combien ce visage ressemblait-il à un miroir. Impossible ; car combien de personnes avez-vous connues qui vous renvoyaient votre propre reflet ? Les gens étaient plus souvent—il cherchait une comparaison, la trouva dans son travail—des torches, se consumant jusqu'à s'éteindre. Combien il est rare de voir les visages des autres vous prendre et vous renvoyer votre expression, votre pensée la plus incertaine, la plus intime ?

Quel incroyable pouvoir d'identification la fille avait ; elle était comme la spectatrice enthousiaste d'un spectacle de marionnettes, anticipant chaque clignement de paupière, chaque geste de la main, chaque chiquenaude d'un doigt, le moment avant que cela ait commencé. Combien de temps avaient-ils marché ensemble ? Trois minutes ? Cinq ? Pourtant ce temps semblait si long maintenant. Combien son image était immense sur la scène devant lui ; quelle ombre elle projetait sur le mur avec son corps élançant ! Il avait l'impression que si son œil lui

grattait, elle clignerait. Et que si les muscles de ses mâchoires s'étiraient imperceptiblement pour le moindre, elle bâillerait bien avant lui.

Pourquoi, pensait-il, maintenant que j'y pense, semblait-elle presque m'attendre là bas, dans la rue, si tard dans la nuit...

Il ouvrit la chambre à coucher.

C'était comme entrer dans la froide chambre marbrée d'un mausolée après le coucher de la lune. Obscurité totale, pas une allusion au monde argenté dehors, les fenêtres bien fermées, la chambre un monde tombal où aucun bruit de la grande ville ne pourrait pénétrer. La chambre n'était pas vide.

Il écouta.

La délicate danse du murmure d'un petit moustique dans l'air, le murmure électrique d'une guêpe lovée dans son spécial nid douillet, rose et chaud. La musique était presque assez forte qu'il puisse en détecter la mélodie.

Il sentait son sourire s'effacer progressivement, fondre, se rabattre sur lui-même comme une peau de suif, comme l'essence d'une bougie fantastique qui avait brûlé trop longtemps et maintenant s'effondrait pour s'éteindre. Obscurité. Il n'était pas heureux. Il n'était pas heureux. Il se disait les mots. Il le reconnaissait comme étant le vrai état des choses. Il portait son bonheur tel un masque et la fille s'était enfuie à travers le jardin avec le masque et il n'était pas question d'aller frapper à sa porte pour lui demander de le rendre.

Sans faire de la lumière il imaginait comment cette chambre paraîtrait. Sa femme étendue sur le lit, toute nue et froide, comme un corps exposé sur le

couvercle d'une tombe, le regard fixé au plafond par des fils invisibles d'acier, immobile. Et dans ses oreilles les petits Coquillages, les radios étroitement entassés en forme de dés à coudre, et un océan électronique de son, de musique et propos et musique et propos entrant, pénétrant le rivage de sa conscience qui ne dormait pas. En effet, la chambre était vide. Chaque nuit les vagues entraient et la transportait sur leurs grandes marées de son, la faisant flotter, les yeux écarquillés, vers le matin. Il n'y avait jamais eu de nuit durant ces derniers deux années que Mildred n'avait pas nagé dans cette mer, n'était pas volontairement descendue là-dedans pour une troisième fois.

La chambre était froide ; néanmoins il sentait qu'il ne pouvait pas respirer. Il ne voulait pas ouvrir les rideaux et les portes-fenêtres, car il ne voulait pas laisser entrer la lune. Ainsi, avec le sentiment d'un homme qui allait mourir dans l'heure à venir de manque d'air, il tâtonnait vers son lit ouvert, séparé, et donc frigide.

Un instant avant que son pied ne cogne l'objet sur le sol, il savait qu'il allait cogner un tel objet. Ce n'était pas différent du sentiment qu'il avait eu avant de tourner le coin quand il faillit renverser la fille. Son pied, émettant des vibrations, recevait en retour des échos de la petite barrière sur son chemin au moment où le pied se balançait. Son pied heurta. L'objet résonna sourdement et glissa dans l'obscurité.

Il se tenait debout tout droit et écoutait la personne sur ce lit sombre en cette nuit vide de caractère. Le souffle venant de ses narines était si faible qu'il agitait seulement les périphéries les plus éloignées de la vie, une petite feuille, une plume noire, un seul fil de cheveux.

Il ne voulait toujours pas de lumière extérieure. Il sortit son allumeur, sentit la salamandre gravée sur son disque d'argent, lui donna une chiquenaude...

Deux pierres de lune levèrent leur regard vers lui dans la lumière de son petit feu portatif ; deux pierres de lune pâles cachées dans un ruisseau d'eau transparent, sur lesquelles la vie du monde coulait, sans les toucher.

« Mildred ! »

Son visage à elle était comme une île enneigée sur laquelle la pluie pourrait tomber, mais qui ne sentait aucune pluie ; au-dessus de laquelle les nuages pourraient faire passer leurs ombres en mouvement, mais qui ne sentait aucune ombre. Il n'y avait que le chant des guêpes dans les oreilles solidement fermées, et les yeux toutes en verre, et le souffle entrant et sortant, doucement, faiblement, entrant et sortant de ses narines, et elle, sans aucun souci si cela venait ou partait, partait ou venait.

L'objet qu'il avait cogné de son pied luisait maintenant au bord de son propre lit. La petite bouteille en cristal qui avait été rempli de trente capsules de somnifères ce matin et qui maintenant jonchait ouverte et vide sous cette lumière minuscule de balise.

Pendant qu'il se tenait debout là, le ciel au dessus de la maison cria. Il y avait un violent bruit de déchirure comme si deux mains géantes avaient déchiqueté seize mille kilomètres de lin noire le long de la couture. Montag était coupé en deux. Il sentit sa poitrine hachée et ouverte. Les bombardiers qui survolaient, survolaient, survolaient, un deux, un deux, un deux, six, neuf, douze, un et un et un et un autre et un autre et un autre, criaient à sa place. Il ouvrit la bouche et laissa leur cri strident

entrer et puis échapper d'entre ses dents exposées. La maison trembla. La balise s'éteignit dans sa main. Les pierres de lune disparurent. Il sentit sa main s'élancer vers le téléphone.

Les avions à réaction étaient partis. Il sentait ses lèvres remuer, effleurant le microphone du téléphone. « L'hôpital d'urgence. » Un chuchotement terrible.

Il sentait que les étoiles avaient été pulvérisées par le son des avions noirs et qu'au matin la terre serait couverte de leur poussière comme d'une neige insolite. C'était là sa pensée d'idiot alors qu'il se tenait debout frissonnant dans l'obscurité, ne contrôlant pas ses lèvres qui continuaient de bouger sans arrêt.

Ils avaient une machine. En réalité, ils avaient deux machines. L'une vous glissait dans l'estomac comme un cobra noir descendant avec écho dans un puits à la recherche de toute l'eau ancienne et des temps passés assemblés là. Elle buvait toute la matière verte qui coulait vers le haut, en ébullition lente. Buvait-elle une partie de l'obscurité ? Aspirait-elle tous les poisons accumulés pendant des années ? Elle se nourrissait silencieusement de temps en temps émettant un bruit d'asphyxie intérieure et de recherche aveugle. Elle avait un Œil. L'opérateur indifférent de la machine pouvait, en portant un casque optique spécial, fixer son regard dans l'âme de la personne qu'il était en train d'évider. Que voyait l'Œil ? Il ne le disait pas. Il voyait mais ne voyait pas ce que l'Œil percevait. L'opération toute entière n'était pas différente de celle de creuser une tranchée dans son jardin. La femme couchée sur le lit n'était qu'une strate de marbre dur qu'ils avaient atteinte. Continuez, de toute façon, poussez le calibre vers le bas, pompez le vide, si quelque chose de tel pouvait

s'extraire au moyen de les vibrations du serpent aspirant. L'opérateur se tenait debout, fumant une cigarette. L'autre machine travaillait aussi.

L'autre machine, opérée par un type également indifférent vêtu d'une combinaison marron rougeâtre et intâchable. Cette machine pompait tout le sang du corps et le remplaçait avec du sang frais et du sérum.

« Il faut les nettoyer dans les deux directions, » dit l'opérateur, debout auprès de la femme silencieuse. « Inutile de se soucier de l'estomac si l'on ne nettoie pas le sang. Laisse cela dans le sang et le sang cogne le cerveau comme un marteau, boum, un millier de fois et le cerveau abandonne, capitule tout simplement. »

« Arrête ça ! » dit Montag.

« Je veux tout simplement dire, » dit l'opérateur.

« Avez-vous fini ? » dit Montag.

Ils éteignirent bien les machines. « Nous avons fini. » Sa colère ne les touchait pas. Ils se tenaient debout avec la fumée des cigarettes en volutes autour de leurs nez et dans leurs yeux sans qu'elle les fasse cligner les paupières ou loucher. « C'est cinquante dollars. »

« D'abord pourquoi est-ce que vous ne me dites pas si elle ira mieux ? »

« Bien sûr, elle ira mieux. Nous avons transposé toute la matière mauvaise dans cette valise ci, cela ne peut plus l'atteindre maintenant. Comme je l'ai dit, vous enlevez ce qui est vieux et vous le remplacez par du nouveau et tout va bien. »

« Aucun de vous deux est docteur en médecine. Pourquoi est-ce qu'ils n'ont pas envoyé des Urgences un docteur en médecine ? »

« Merde ! » La cigarette de l'opérateur bougeait sur sa lèvre. « Nous recevons neuf ou dix de ces cas fois chaque nuit. On en a eu tellement, il y a quelques ans, qu'on fit construire ces machines spécialisées. Avec la lentille optique, bien sûr, ça c'était nouveau ; le reste est vieux. Vous n'avez pas besoin d'un docteur en médecine pour un tel cas ; vous avez seulement besoin de deux bricoleurs, on résout le problème en une demie heure. Regardez »—il se dirigeait vers la porte—« nous devons partir. On vient d'avoir un autre appel sur les écouteurs-dés. À dix rues d'ici. Quelqu'un d'autre vient faire sauter la capsule d'une boîte à pilules. Appelez si vous avez encore besoin de nous. Gardez-la au calme. On lui a donnée un stimulant. Elle va se réveiller affamée. Salut. »

Et les hommes avec les cigarettes dans leurs bouches minces et rectilignes, les hommes aux yeux de vipère, prirent leur charge de machine et de tube, leur caisse de liquide de mélancolie et l'obscur cambouis contenant une matière innommable, et sortirent par la porte.

Montag s'affala dans un fauteuil et regarda cette femme. Elle avait les yeux fermés à présent, avec douceur, et il étendit la main pour sentir le souffle tiède sur sa paume.

« Mildred, » dit-il, enfin.

Il y en a trop comme nous, il pensa. Nous sommes des milliards et c'est trop. Personne ne connaît personne. Les étrangers viennent et ne vous respectent pas. Les étrangers viennent et vous découpent le cœur. Les étrangers viennent et prennent votre sang. Mon Dieu, qui *étaient* ces hommes ? Je ne les ai jamais vus de ma *vie* !

Une demi-heure passa.

Le sang circulant dans cette femme était nouveau et il semblait avoir un nouvel effet sur elle. Ses joues étaient très roses et ses lèvres étaient très fraîches et pleine de couleur et elles semblaient douces et détendues. Le sang de quelqu'un d'autre à l'intérieur. Si seulement il y avait la chair et le cerveau et la mémoire de cet autre. Si seulement ils pouvaient emporter son esprit au pressing et en vider les poches et le nettoyer à la vapeur et le laver et le recomposer pour le ramener au matin. Si seulement...

Il se leva et retira les draps et ouvrit les fenêtres pour laisser entrer l'air de la nuit. Il faisait deux heures du matin. Ce n'était pas seulement il y a une heure, Clarisse McClellan dans la rue, et lui rentrant, et la chambre noire et son pied cognant contre cette petite bouteille en cristal ? Seulement une heure, mais le monde avait fondu et avait resurgi sous une forme nouvelle et incolore.

Des rires volaient à travers la pelouse en couleur de lune à partir de la maison de Clarisse et son père et sa mère et l'oncle qui sourit si silencieusement et avec un tel sérieux. Surtout, leurs rires étaient détendus et francs et pas forcés du tout, venant de la maison qui était si brillamment allumée si tard dans la nuit pendant que toutes les autres maisons s'isolaient dans le noir. Montag entendit les voix parler, parler, parler, donnant, parlant, tissant, retissant leur toile hypnotique.

Montag ressortit à travers les portes-fenêtres et traversa la pelouse, sans même y penser. Il se tenait debout dans les ombres en face de la maison parlante, pensant qu'il pourrait peut être frapper à la porte et chuchoter, « Laissez-moi entrer. Je ne dirais rien. Je veux juste écouter. Que dites-vous ? »

Plutôt, il resta là, très froid, son visage un masque de glace, écoutant la voix d'un homme (l'oncle ?) couler lentement.

« Et bien, après tout, c'est l'âge du mouchoir à jeter. Vous vous mouchez sur une personne, les froissez, les jetez, en prenez une autre, se mouchez, froissez, jetez. Chacun se mouche sur les basques de l'autre. Comment êtes-vous censé soutenir l'équipe locale alors que vous n'avez même pas un programme et que vous n'en connaissez pas les membres ? D'ailleurs, quelle est la couleur des maillots qu'ils portent quand ils entrent sur le terrain de jeu ? »

Retournant chez lui, Montag laissa la fenêtre grandement ouverte, examina Mildred, la couvrit soigneusement à l'aide de couvertures, et puis s'allongea, le clair de lune sur ses pommettes et sur les rides contractées de son front, le clair de lune concentré dans chaque œil pour former deux cataractes argentées.

Une goutte de pluie. Clarisse. Une autre goutte. Mildred. Une troisième. L'oncle. Une quatrième. Le feu de cette nuit. Un, Clarisse. Deux, Mildred. Trois, l'oncle. Quatre, feu. Un, Mildred, deux Clarisse. Un, deux, trois, quatre, cinq, Clarisse, Mildred, oncle, feu, somnifères, hommes, mouchoir à jeter, basques, se moucher, froisser, jeter. Un, deux, trois, un, deux, trois ! Pluie. La tempête. L'oncle riant. Le tonnerre tombant au bas de l'escalier. Le monde entier pleuvant à verse. Le feu jaillissant sous forme volcanique. Tout se ruant en cercle vers le bas dans un mugissement jaillissant et un ruisseau grondant vers le matin.

« Je ne sais plus rien, » dit-il, faisant dissoudre un somnifère en pastille sur sa langue.

À neuf heures du matin, le lit de Mildred était vide.

Montag se leva rapidement, son cœur battant, courut le long du couloir et s'arrêta à la porte de la cuisine.

Du pain grillé sauta du grille-pain, fut saisi par une main de fer sous forme de pattes de mouche qui le trempa dans le beurre fondu.

Mildred observa le pain grillé livré dans son assiette. Ses deux oreilles étaient bouchées par des abeilles électroniques qui fredonnaient, faisant passer l'heure. Tout à coup elle leva les yeux, le vit, et fit signe de la tête.

« Ça va ? » Il demanda.

Elle était un expert dans la lecture des mouvements des lèvres grâce à dix ans d'apprentissage à l'aide d'écouteurs-dés Coquillage. Elle fit signe de la tête de nouveau. Elle mit un autre morceau dans le grille-pain.

Montag s'assit.

Sa femme dit, « Je ne sais pas *pourquoi* je devrais être si affamé. »

« Tu—»

« J'ai *faim*. »

« Hier soir, » il commença.

« Pas bien dormi. Me sens terrible, » dit-elle. « Mon Dieu, j'ai faim. Je ne trouve pas de réponses. »

« Hier soir—» il dit encore.

Elle regarda ses lèvres d'un air détaché. « Quoi hier soir ? »

« Tu ne te souviens pas ? »

« Quoi ? Est-ce qu'on a fait la fête ou quoi? J'ai l'impression d'avoir une gueule de bois. Mon Dieu, j'ai faim. Qui était là ? »

« Quelques personnes, » dit-il.

« C'est ce que je pensais. » Elle mâcha son pain grillé. « L'estomac endolori, mais faim à mort... espère que je n'ai rien fait de bête à la fête. »

« Non, » dit-il, à voix basse.

Le grille-pain éjecta telle une araignée un morceau de pain grillé beurré pour lui. Il le tenait dans sa main, se sentant obligé.

« On dirait que tu ne te sens pas bien non plus, » dit sa femme.

En fin d'après-midi il plut et le monde entier était d'un gris obscur. Il se tenait debout dans le couloir de sa maison, mettant son insigne avec la salamandre orange brûlant de travers. Il se tenait debout regardant la bouche de climatisation dans le couloir pendant longtemps. Sa femme dans le parloir de télé s'arrêta de lire son script, le temps de lui jeter un coup d'œil. « Hé, » elle dit. « L'homme *pense* ! »

« Oui, » dit-il. « Je voulais t'en parler. » Il hésita. « Tu as pris toutes les pilules de ta bouteille hier soir. »

« Oh, je ne ferais pas ça, » dit-elle, étonnée.

« La bouteille était vide. »

« Je ne ferais pas une telle chose. Pourquoi est-ce que je ferais quelque chose de pareil ? » dit-elle.

« Peut-être en as-tu pris deux et oublié puis tu en as pris deux autres, et as oublié de nouveau et deux de plus, et tu étais si dopée que tu as continué à en prendre jusqu'à trente ou quarante. »

« Zut, » elle dit, « pourquoi voudrais-je faire une chose aussi bête ? »

« Je ne sais pas, » dit-il.

Manifestement, elle attendait le moment de son départ. « Je n'ai pas fait cela, » dit-elle. « Jamais en un milliard d'années. »

« D'accord, si tu le dis, » dit-il.

« C'est ce que la dame dit. » Elle retourna à son script.

« Qu'est-ce qu'il y a cet après-midi ? » Il demanda, d'un air fatigué.

Elle ne leva plus le regard du script. « Et bien, ça c'est une pièce qui va commencer dans dix minutes sur le circuit du mur. Ils m'ont envoyé ma partie ce matin. J'ai envoyé quelques dessus-de-boîtes. Ils écrivent le script avec une partie omise. C'est une nouvelle idée. La maîtresse de maison, c'est moi, est la partie manquante. Quand arrive le moment pour les lignes manquantes, tout le monde me regarde des trois murs et je les ajoute. Tiens, par exemple, l'homme dit, 'Qu'est-ce que tu penses de cette idée, Hélène ?' Et il tourne son regard vers moi assise au milieu de la scène, tu vois ? Et je dis, je dis—» Elle s'arrêta et fit glisser son doigt le sur le script. « 'Je crois que ça marche!' Et puis ils continuent avec la pièce jusqu'au moment où il dit, 'Est-ce que tu es d'accord avec cela, Hélène ?' et je dis, « Bien sûr !' C'est amusant non, Guy ? »

Il se tenait debout dans le couloir, la regardant.

« C'est très amusant, » dit-elle.

« De quoi s'agit-il dans la pièce ? »

« Je viens de te le dire. Il y a ces gens nommées Bob et Ruth et Hélène. »

« Ah. »

« C'est vraiment amusant. Ça va être encore plus amusant quand nous aurons les moyens d'installer un quatrième mur. Combien de temps penses-tu avant que nous puissions abattre le quatrième mur et le remplacer par un quatrième mur-télé ? C'est seulement deux mille dollars. »

« C'est un tiers de mon salaire annuel. »

« C'est seulement deux mille dollars, » elle répondit. « Et je me dis que tu devrais penser à moi des fois. Si nous avons un quatrième mur, eh bien ça serait comme si cette chambre n'était plus la notre, mais plutôt les chambres de différentes personnes exotiques. On pourrait se passer de quelques trucs. »

« Déjà on est sans quelques trucs pour pouvoir payer le troisième mur. On l'a installé il y a seulement deux mois, tu t'en souviens ? »

« C'est tout ? » Elle restait assise, le regardant pendant un long moment. « Et bien, au revoir, mon chéri. »

« Au revoir, » dit-il. Il s'arrêta et se retourna. « Est-ce que ça se termine par une fin heureuse ? »

« Je n'en suis pas encore là. »

Il s'approcha d'elle, lit la dernière page, hocha la tête, plia le script, et le lui remit. Il sortit de la maison et partit sous la pluie.

La pluie se dissipait et la fille marchait au milieu du trottoir la tête levée et quelques gouttes lui tombant sur le visage. Elle sourit quand elle vit Montag.

« Bonjour ! »

Il dit bonjour et puis demanda, « Qu'est-ce que vous faites maintenant ? »

« Je suis toujours folle. J'aime la sensation de la pluie. J'aime y marcher. »

« Je ne pense pas que ça me plairait, » dit-il.

« Ça pourrait vous plaire si vous essayiez. »

« Je ne l'ai jamais essayé. »

Elle se lécha les lèvres. « La pluie a même un bon goût. »

« À quoi passez-vous votre temps, à vous traîner partout pour tout essayer une fois ? » Il demanda.

« Parfois deux fois, » Elle regarda quelque chose dans sa main.

« Qu'est-ce que vous avez là ? » dit-il.

« Je suppose que c'est le dernier des pissenlits de cette année. Je ne pensais pas que j'allais en trouver sur la pelouse aussi tard. Avez-vous déjà entendu parler de vous en frotter sous le menton ? Regardez. » Elle toucha son menton avec la fleur, riant.

« Pourquoi ? »

« Si cela me colle dessous, ça veut dire que je suis amoureuse. Ça y est toujours ? »

Il n'avait d'autre choix que de la regarder.

« Eh bien ? » dit-elle.

« Vous avez du jaune là. »

« Super ! Essayons-le sur *vous* maintenant. »

« Ça ne marcherait pas pour moi. »

« Tenez. » Avant qu'il ne puisse bouger elle lui mit le pissenlit sous le menton.

Il recula et elle rit. « Ne bougez pas ! »

Elle regarda attentivement sous son menton et fronça ses sourcils.

« Eh bien ? » dit-il.

« Quel dommage, » dit-elle. « Vous n'êtes amoureux de personne. »

« Si, je le suis ! »

« Ça ne se voit pas. »

« Je le suis, très amoureux ! » Il essaya d'invoquer un visage qui irait avec ses paroles, mais il n'y avait pas de visage. « Je le suis ! »

« Oh, ne soyez pas comme ça. »

« C'est ce pissenlit, » il dit. « Vous avez tout mis sur vous-même. C'est pour ça que ça ne marche pas pour moi. »

« Certainement, ça doit être ça. Oh, maintenant je vous ai vexé, je peux le voir ; je suis désolée, vraiment désolée. » Elle toucha son coude.

« Non, non, » dit-il, rapidement, « ça va. »

« Il faut que j'y aille, alors dites-moi que vous me pardonnez. Je ne veux pas que vous soyez fâché contre moi. »

« Je ne suis pas fâché. Vexé, oui. »

« Je dois aller voir mon psychiatre maintenant. Ils *m'obligent* à y aller.

J'invente des choses à dire. Je ne sais pas ce qu'il pense de moi. Il dit que je suis un vrai oignon ! Il s'occupe à enlever chaque couche. »

« J'ai tendance à croire que vous avez besoin d'un psychiatre, » dit Montag.

« Vous n'êtes pas sérieux. »

Il inhala et expira et finalement dit, « Non, je n'étais pas sérieux. »

« Le psychiatre veut savoir pourquoi je sors pour faire des excursions dans les bois juste pour regarder les oiseaux et collectionner des papillons. Je vous montrerai ma collection un jour. »

« D'accord. »

« Ils veulent savoir ce que je fais avec mon temps. Je leur ai dit que quelques fois je m'assois simplement et *pense*. Mais je ne leur dis pas à quoi. Je les ai par le bout du nez. Et des fois, je leur dis, que j'aime incliner ma tête vers l'arrière, comme ça, et je laisse la pluie tomber dans ma bouche ouverte. Ça a le goût du vin. Vous l'avez jamais essayé ?

« Non, je— »

« Vous m'avez pardonné, n'est-ce pas ? »

« Oui. » Il y pensa. « Oui, je vous ai pardonné. Dieu sait pourquoi. Vous êtes bizarre, vous êtes irritante, pourtant on vous pardonne facilement. Vous dites que vous avez dix-sept ans ? »

« Eh oui— le mois prochain. »

« Que c'est curieux. Que c'est étrange. Et ma femme qui a trente ans ; pourtant des fois vous paraissez plus âgée qu'elle. Je ne m'en remets pas. »

« Vous êtes curieux vous-même, M. Montag. Parfois j'oublie que vous êtes pompier. Bon, puis-je vous mettre en colère encore une fois ?

« Allez-y. »

« Comment cela a-t-il commencé ? Comment est-ce vous êtes arrivé à vous y intéresser ? Comment est-ce que vous avez choisi votre métier et comment se fait-il que vous l'ayez choisi ? Vous n'êtes pas comme les autres. J'en ai vu quelques uns ; je *sais*. Quand je parle, vous me regardez. Quand j'ai dit quelque chose au sujet de la lune hier soir, vous l'avez regardée. Les autres ne feraient jamais cela. Les autres se seraient éloignés et m'auraient laissé là à parler. Où ils m'auraient menacé. Personne n'a plus le temps pour qui que ce soit d'autre. Vous êtes une des rares personnes qui me supporte. C'est pour ça que je trouve que c'est si étrange que vous soyez pompier. D'une certaine façon, ça ne vous ressemble pas. »

Il sentait son corps se diviser en une chaleur et une froideur, en une douceur et une dureté, en un tremblement et un non tremblement, les deux moitiés se broyant l'un contre l'autre.

« Vous feriez mieux de courir à votre rendez-vous, » dit-il.

Et elle s'éloigna en courant, le laissant debout sous la pluie. Il ne se déplaça qu'après un long moment.

Et puis, très lentement, pendant qu'il marchait, il inclina sa tête en arrière dans la pluie, seulement pour un bref instant, et ouvrit la bouche...

Le Chien Mécanique dormait mais ne dormait pas, vivait mais ne vivait pas dans sa niche qui ronronnait et vibrait doucement, illuminée d'une lumière douce au fond d'un coin obscur de la caserne de pompiers. La lumière diffuse d'une heure du matin, le clair de lune venant du ciel ouvert bordé par le cadre de la grande fenêtre, touchait ça et là sur le laiton et le cuivre et l'acier de la bête qui tremblotait. La

lumière vacillait sur des morceaux de verre de rubis et sur les capillaires de cheveux sensibles dans les narines brossés de nylon de la créature qui frémissait doucement, doucement, ses huit jambes d'araignée sur des pattes de caoutchouc.

Montag glissa le long de la perche en cuivre. Il sortit pour regarder la ville et les nuages avaient complètement dégagé, puis il alluma une cigarette et revint se baisser pour regarder le Chien. C'était comme une grande abeille rentrant d'un champ où le miel est rempli de poison sauvage, de folie et de cauchemar, son corps bourré de ce nectar trop riche, et qui maintenant dormait pour laisser sortir le mal de son corps.

« Salut, » chuchota Montag, fasciné comme toujours par la bête morte, la bête vivante.

Les nuits quand c'était ennuyeux, et c'était toutes les nuits, les hommes glissaient le long des perches en cuivre pour régler les combinaisons du système olfactif et cliquant du Chien et libéraient des rats dans le couloir de la caserne de pompiers, et parfois des poules, et parfois des chats qui devraient être noyés de toute façon, et il y avait des paris sur lequel des chats ou poules ou rats le Chien saisirait en premier. Les animaux étaient lâchés. Trois seconds après le jeu était fini, le rat, le chat, ou la poule rattrapé au milieu du couloir fermement saisi par des pattes douces pendant qu'une aiguille creuse en acier de dix centimètres plongeait de la trompe du Chien pour injecter des chocs massifs de morphine ou de procaine. Ensuite le pion était lancé dans l'incinérateur. Le jeu recommençait.

Montag restait à l'étage supérieure la plupart des nuits où ceci se passait. Une fois il y a deux ans il avait parié contre le meilleur d'entre eux, et il perdit une

semaine de salaire et a dû faire face à la colère démente de Mildred, qui se manifestait sous forme de veines et de plaques rouges. Mais maintenant, les nuits il restait allongé sur sa couchette, le visage tourné vers le mur, écoutant les hurlements de rire d'en bas et le bruit des pas rapides des rats qui ressemblait à des notes de piano, le grincement d'un souris ressemblant au violon, et l'imposante ombre en mouvement silencieux du Chien bondissant comme un papillon de nuit dans la lumière crue, cherchant, attrapant sa victime, insérant l'aiguille et retournant à sa niche pour mourir comme s'il avait été éteint.

Montag toucha le museau.

Le Chien grogna.

Montag fit un bond en arrière.

Le Chien se leva à moitié dans sa niche et le regarda de ses yeux aux couleurs néon vert-bleu étincelant dans ses globes oculaires soudainement activés. Il grogna de nouveau, c'était comme une étrange combinaison râpeuse de craquement électrique, un son de friture, le bruit grinçant de métal, le mouvement girouettant d'un pignon qui semblait rouillé et vieux de soupçon.

« Non, non, mon vieux, » dit Montag, son cœur battant rapidement.

Il vit l'aiguille argentée s'allonger dans l'air de deux centimètres, se rétracter, s'allonger, se rétracter. Le grognement bouillonnait dans la bête et elle le fixa du regard.

Montag recula. Le Chien s'avança de sa niche. Montag saisit la perche en cuivre d'une main. La perche, réagissant, glissa vers le haut et l'apporta à travers le plafond, sans bruit. Il descendit sur la plateforme demi éclairée de l'étage supérieur.

Il tremblait et son visage était vert-blanc. En bas, le Chien s'était affaissé de nouveau sur ses incroyables huit jambes d'insecte et se remettait à bourdonner à lui-même encore une fois, ses yeux aux facettes multiples étaient en paix.

Montag se tint debout, laissant la peur s'en aller, près du trou à perche. Derrière lui, quatre hommes enveloppés d'une lumière verte, autour d'une table de cartes dans le coin lui jetèrent un coup d'œil mais ne dirent rien. Seul l'homme à la casquette de Capitaine avec un symbole de phénix sur cette casquette, curieux, les cartes dans sa main mince, parla enfin de l'autre bout de la longue salle.

« Montag ?... »

« Il ne *m'aime* pas, » dit Montag.

« Quoi, le Chien ? » Le Capitaine étudia ses cartes. « Allons donc. Il n'a pas les capacités d'aimer ou détester. Il 'fonctionne' c'est tout. C'est comme un cours en balistique. Il n'a qu'une trajectoire qu'on décide pour lui. Il exécute. Il se positionne vers l'objectif, l'identifie et s'arrête. Il est seulement fait de fils de cuivre, d'accumulateurs et d'électricité. »

Montag avala. « Ses calculatrices peuvent être programmées selon n'importe quelle combinaison, tant d'acides aminés, tant de soufre, tant de matière grasse et alcalin. N'est-ce pas ? »

« Nous savons tout cela. »

« Tous les équilibres chimiques et pourcentages de ceux qui travaillent ici dans la Maison sont enregistrés dans le fichier principale en bas. Ça serait facile pour quelqu'un d'installer une combinaison partielle sur la 'mémoire' du Chien, peut-

être un petit peu d'acide aminé. Cela pourrait expliquer ce que l'animal vient de faire à cet instant. Réagir à ma présence. »

« Damnation, » dit le Capitaine.

« Irrité, mais pas complètement en colère. Juste assez de 'mémoire' programmée là-dedans par quelqu'un pour qu'il ait grogné quand je l'ai touché. »

« Qui ferait une telle chose ? » demanda le Capitaine. « Tu n'as pas d'ennemis ici, Guy. »

« Pas que je sache »

« Nos techniciens examineront le Chien demain. »

« Ce n'est pas la première fois qu'il m'a menacé, » dit Montag. « Le mois dernier cela s'est passé deux fois. »

« On le réglera. Ne t'en fais pas. »

Mais Montag ne bougeait pas et seulement restait debout, pensant à la grille du conduit d'aération chez lui et de ce qui pouvait se cacher derrière cette grille. Si quelqu'un ici dans la caserne de pompiers était au courant de ce conduit d'aération est-ce qu'il ne le 'dirait' pas au Chien ?...

Le Capitaine vint au trou et jeta un coup d'œil interrogateur sur Montag.

« J'étais juste entrain de supposer, » dit Montag, « à quoi pense le Chien là en bas les nuits ? Est-il entrain de prendre vie sous nos yeux, vraiment ? Ça me glace. »

« Il ne pense à rien qu'on ne veut pas qu'il pense. »

« C'est triste, » dit Montag, doucement, « parce que tout ce qu'on met en lui c'est chasser et trouver et tuer. Que se serait dommage si c'était tout ce qu'il pouvait savoir. »

Beatty renifla, légèrement. « Ciel ! C'est un vrai travail d'artiste, un bon fusil qui peut identifier son propre cible et garantir de faire mouche chaque fois. »

« C'est pour ça, » dit Montag, « que je n'aimerais pas être sa prochaine victime. »

« Pourquoi ? Tu te sens coupable à propos de quelque chose ?

Montag donna un rapide regard de travers.

Beatty se tenait debout, le fixant du regard sans broncher des yeux, et sa bouche s'ouvrit quand il commença à rire, très légèrement.

Un deux trois quatre cinq six sept jours. Et autant de fois il sortait de la maison et Clarisse était quelque part dans le monde. Une fois il la vit secouant un noyer, une fois il la vit assise sur la pelouse tricotant un pull-over bleu, trois ou quatre fois il avait trouvé un bouquet de fleurs tardives sur sa véranda, ou une poignée de châtaignes dans un petit sac, ou quelques feuilles d'automne attachées avec soin sur une feuille de papier blanc fixée avec des punaises sur sa porte. Chaque jour Clarisse l'accompagnait au coin. Un jour il pleuvait, le jour suivant il faisait beau, le jour d'après le vent soufflait fort, et le jour d'après il faisait doux et calme, et le jour qui suivit le jour calme était comme la fournaise d'été et Clarisse avec son visage tout brûlé par le soleil vers le fin de l'après-midi.

« Comment se fait-il que, » dit-il, une fois, devant la bouche du métro, « j'ai l'impression de vous connaître pendant plusieurs années ? »

« Parce que je vous aime bien, » dit-elle, « et je n'attends rien de vous. Et parce qu'on se connaît. »

« Vous me donnez l'impression d'être très vieille et je me sens beaucoup comme un père. »

« Maintenant expliquez, » dit-elle, « pourquoi est-ce que vous n'avez pas de filles comme moi, si vous aimez tant les enfants ? »

« Je ne sais pas. »

« Vous blaguez ! »

« Je veux dire—» Il s'arrêta et hocha la tête. « Bon, ma femme, elle... tout simplement elle n'a jamais voulu des enfants du tout. »

La fille s'arrêta de sourire. « Je suis désolée. Vraiment je pensais que vous vous moquiez de moi. Que je suis bête. »

« Non, non, » dit-il. « C'était une bonne question. Ça fait longtemps depuis que quelqu'un se sent concerné au point de demander. Une bonne question. »

« Parlons d'autre chose. Avez-vous déjà senti de vieilles feuilles d'arbre ? Ne sentent-elles pas la cannelle ? Tenez. Sentez. »

« Eh bien, oui, c'est vrai que c'est comme la cannelle d'une certaine façon. »

Elle le regarda avec ses yeux clairs et obscurs. « Vous donnez l'impression d'être toujours choqué. »

« C'est juste que je n'ai pas eu le temps—»

« Est-ce que vous avez regardé les panneaux d'affichage étirés comme je vous l'avez dit ? »

« Je pense. Oui. » Il ne pouvait s'empêcher de rire.

« Ton rire a un son beaucoup plus agréable qu'avant. »

« Ah oui ? »

« Beaucoup plus détendu. »

Il se sentait à l'aise et confortable. « Pourquoi n'êtes-vous pas à l'école ? Je vous vois trainer tous les jours. »

« Oh, je ne leur manque pas, » dit-elle. « Je suis asociale, disent-ils. Je ne m'intègre pas bien au groupe. C'est si étrange. Je suis très sociable en fait. Tout dépend de ce qu'on entend dire par sociable, n'est ce pas ? Pour moi, sociable veut dire parler de choses comme toi et moi nous le faisons. » Elle secoua quelques châtaignes qui avaient tombé de l'arbre dans le jardin de devant. « Ou parler de combien le monde est étrange. Être avec des gens est agréable. Mais je ne pense pas que c'est sociable de réunir un groupe de personnes et ne pas les laisser parler. Et toi ? Une heure de classe de télé, une heure de basket-ball ou de base-ball ou de course à pied, une autre heure de transcription d'histoire ou de peinture d'image, et plus de sports, mais vous savez, on ne pose jamais de questions, ou au moins la plupart ne le font pas ; ils vous lancent des réponses, bing, bing, bing, et nous assis pendant quatre heures de plus avec le professeur de film. Cela n'est pas sociable de tout pour moi. C'est beaucoup d'entonnoirs et beaucoup d'eau qu'on verse par l'orifice d'entrée et qui sort par le bas, et eux qui vous disent que c'est du vin alors que ça ne l'est pas. Ils nous épuisent tellement qu'à la fin du jour nous ne pouvons pas faire autre chose que de nous coucher ou nous diriger vers un parc d'attractions pour malmener des gens, casser des carreaux à la place de Fracasse Fenêtre ou détruire des voitures à la place du Destructeur de Voitures avec la grande balle d'acier. Ou sortir dans les voitures et faire la course dans les rues, essayant de savoir jusqu'où on peut aller en s'approchant des réverbères, jouant au 'premier qui se

dégonfle' et 'heurter les enjoliveurs.' Je suppose que je suis tout ce qu'ils disent que je suis. Je n'ai pas d'amis. Cela est censé prouver que je suis anormale. Mais tous ceux que je connais sont soit en train d'hurler soit en train de danser partout comme des fous soit entrain de se casser la gueule les uns aux autres. Avez-vous remarqué combien les gens se blessent les uns les autre de nos jours ? »

« Vous parlez comme une vieille. »

« Dès fois je suis très vieille. J'ai peur des enfants de mon âge. Ils s'entre-tuent. Est-ce que ça a toujours été comme ça ? Mon oncle dit que non. Six de mes amis ont été tués à l'arme à feu seulement cette année-ci. Dix d'entre eux sont morts dans des accidents de voitures. J'ai peur d'eux et ils ne m'aiment pas parce que j'ai peur. Mon oncle dit que son grand-père se souvient du temps où les enfants ne s'entre-tuaient pas. Mais c'était il y a longtemps quand les choses étaient différentes. Ils croyaient à la responsabilité individuelle, dit mon oncle. Savez-vous, je suis responsable. On m'a fessée quand je le méritais, il y a des années. Et je fais toutes les courses et le ménage à la main. »

« Mais surtout, » dit-elle, « j'aime observer les gens. Dès fois je prends le métro toute la journée et je les regarde et je les écoute. Je veux juste savoir qui ils sont et ce qu'ils veulent et où ils vont. Dès fois je vais même au parc d'attractions et je monte dans les voitures à propulsion quand elles font la course à la lisière de la ville à minuit et les policiers ne se font pas de souci tant qu'elles sont assurées. Pour autant que chacun a une assurance à dix mille tout le monde est heureux. Dès fois je rode et écoute dans les métros. Où j'écoute aux distributeurs de soda, et savez-vous quoi ? »

« Quoi ? »

« Les gens ne parlent de rien. »

« Mais *si* ! »

« Non, rien du tout. Ils nomment beaucoup de voitures ou vêtements ou piscines pour la plupart et disent que c'est chouette ! Mais ils disent tous la même chose ; personne ne dit rien de différent. Et la plupart du temps dans les cavernes ils allument boîtes à farces qui jouent les mêmes farces pour la plupart du temps, ou le mur à musique, avec et les mêmes motifs colorés coulant et hissant le long du mur, mais c'est seulement de la couleur et tout à fait abstraite. Et les musées, y êtes-vous *jamais* allé ? *Tous* abstraits. C'est tout ce qu'il y a maintenant. Mon oncle dit que c'était différent autrefois. Il y a très longtemps, dès fois des tableaux disaient des choses ou même montraient des *gens*. »

« Ton oncle a dit, ton oncle a dit. Ton oncle doit être un homme remarquable. »

« Il l'est. Il l'est certainement. Bon, je dois y aller. Au revoir, M. Montag. »

« Au revoir. »

« Au revoir... »

Un deux trois quatre cinq six sept jours : le caserne de pompiers.

« Montag, tu grimpes la perche comme un oiseau vers le haut d'un arbre. »

Troisième jour.

« Montag, je vois que tu es venu par la porte de derrière. Le Chien t'embêtes ? »

« Non, non. »

Quatrième jour.

« Montag, un drôle de truc. J'en ai entendu parler ce matin. Pompier à Seattle mit exprès sa propre complexe chimique dans un Chien Mécanique puis le libéra. C'est *quel* type de suicide dirais-tu ? »

Cinq, six, sept jours.

Et puis, Clarisse disparut. Il ne savait pas ce qu'il y avait cet après-midi, mais c'était qu'il ne la voyait pas quelque part dans le monde. La pelouse était vide, les arbres vides, la rue vide, et alors qu'au début il ne savait pas qu'elle lui manquait ou même qu'il la cherchait, le fait était qu'au moment qu'il arriva au métro, une vague sensation de mal-aise montait en lui. Il y avait un problème, sa routine avait été perturbée. Une routine simple, il faut le dire, établie en quelques courts jours, et pourtant ?... Il faillit retourner pour refaire la route, pour lui donner le temps de réapparaître. Il était sûr que s'il essayait la même route tout rentrerait dans l'ordre. Mais il était tard, et l'arrivée de son train mit fin à ses projets.

Le voltigement des cartes, le mouvement des mains, des paupières, le ronronnement de l'horloge vocal accroché au plafond de la caserne de pompiers « ... une heure trente cinq, jeudi matin, le quatre novembre... une heure trente-six... une heure trente-sept du matin. » Le tic-tic des cartes à jouer sur la table grasse, tous les sons parvenaient à Montag, derrière ses yeux fermés, derrière la barrière qu'il avait érigée momentanément. Il pouvait sentir la caserne de pompiers pleine de scintillement et de lustre et de silence, de couleurs laitons, de couleurs des pièces

d'or et d'argent. Les hommes invisibles de l'autre côté de la table soupiraient sur leurs cartes, dans l'expectative. « ... Deux heures moins quinze... » L'horloge vocal relâcha avec mélancolie la froide heure d'un froid matin d'une année encore plus froide.

« Qu'est-ce qui ne va pas Montag ? »

Montag ouvrit les yeux.

Une radio bourdonnait quelque part. « ... guerre peut être déclaré à n'importe quelle heure. Ce pays est prêt à défendre son... »

La caserne de pompiers trembla pendant qu'une grande volée d'avions à propulsion siffla une seule note à travers le ciel obscur du matin.

Montag cligna les yeux. Beatty le regardait comme s'il était une statue dans un musée. À n'importe quel moment, Beatty pourrait se lever et tourner autour de lui, touchant, explorant sa culpabilité et sa timidité. La culpabilité ? Quelle culpabilité ?

« Ton tour, Montag. »

Montag regarda ses hommes dont les visages étaient brûlés par le soleil de mil feux réels et dix mil feux imaginaires, dont le travail rougit les joues et enfièvre les yeux. Ces hommes qui regardaient continuellement les flammes de leurs allumeurs en platine pendant qu'ils allumaient leurs pipes noires qui brûlaient éternellement. Eux et leurs cheveux charbonneux et les sourcils colorés de suie et les joues couvertes de cendres bleuâtres où ils s'étaient rasés de près ; mais leur héritage se voyait. Montag démarra, sa bouche s'ouvrit. Avait-il jamais vu un pompier qui n'avait *pas* les cheveux noirs, les sourcils noirs, un visage enflammé,

l'air bleu-acier rasé et pas rasé ? Ces hommes étaient tous des reflets de lui-même ! Est-ce que tout pompier était alors choisi pour son apparence aussi que pour ses propensions ? La couleur de braise et cendre qui les entourait, et l'odeur continuelle de brûlure de leur pipes. Capitaine Beatty là-bas, s'érigeant dans la fumée de tabac semblable à des sommets des nuages d'orage, Beatty ouvrant un nouveau paquet de tabac, écrasant le cellophane dans un crépitement de feu.

Montag regardait les cartes dans ses propres mains. « Je—je pensais. Au feu de la semaine dernière. À l'homme à qui nous avons réparé la bibliothèque. Qu'est-ce qu'il lui est arrivé ? »

« Ils l'ont emporté à l'asile pendant qu'il criait. »

« Il n'était pas fou. »

Beatty organisa ses cartes silencieusement. « N'importe quel homme est fou qui pense qu'il peut tromper le gouvernement et nous. »

« J'ai essayé d'imaginer, » dit Montag, « comment on se sentirait. Je veux dire, d'avoir des pompiers brûler *nos* maisons et *nos* livres. »

« On n'a pas de livres. »

« Mais si on en avait. »

« Tu en *as* ? »

Beatty clignait les yeux lentement.

« Non. » Montag fixa du regard par-dessus eux le mur avec les listes tapées d'un million de livres interdits. Leurs noms sautaient en feu, brûlant les années sous sa hache et son raccord qui projetait non de l'eau mais du kérosène. « Non. » Mais dans son esprit, un vent frais se leva et souffla à travers la grille de ventilation chez

lui, doucement, doucement, lui glaçant le visage. Et, de nouveau, il se voyait dans un parc vert parlant avec un homme vieux, un homme très vieux, et le vent dans le parc était froid aussi.

Montag hésita. « Est-ce que—est-ce que ça a toujours été comme ça ? La caserne de pompiers, notre travail ? Je veux dire, bon, il était une fois... »

« Il était une fois ! » dit Beatty. « C'est quelle façon de parler ça ! »

Idiot, pensa Montag en soi-même, tu vas tout révéler. Au dernier incendie, un livre de contes de fée, il y avait jeté un coup d'œil à la première ligne. « Je veux dire, » dit-il, « à l'époque avant que les maisons ne soient devenues complètement résistantes au feu— » Soudain il sembla qu'une voix beaucoup plus jeune parlait pour lui. Il ouvrit sa bouche et c'était Clarisse McClellan qui disait, « N'est-ce pas que les pompiers *empêchaient* les feux plutôt que de les activer et les entretenir ? »

« C'est un peu fort » Stoneman et Black sortirent leurs manuels de procédure, qui contenaient aussi de courtes histoires des Pompiers d'Amérique, et les posèrent là où Montag, bien qu'il en était bien familier, pouvait lire :

Établi, 1790, pour brûler les livres influencés par les Anglais dans les Colonies. Premier Pompier : Benjamin Franklin.

RÈGLE 1. Répondre à l'alarme rapidement.

2. Mettre le feu rapidement.

3. Brûler tout.

4. Se présenter à la caserne de pompiers immédiatement.

5. Rester à l'écoute pour d'autres alarmes.

Tout le monde observait Montag. Il ne bougeait pas.

L'alarme sonna.

La cloche au plafond sursauta deux cent fois. Soudain il y avait quatre chaises vides. Les cartes tombèrent dans une rafale de neige. La perche en laiton frémit. Les hommes étaient partis.

Montag s'assit sur sa chaise. En bas, le dragon orange se remit en vie dans un tousotement.

Montag glissa le long de la perche comme un homme dans un rêve.

Le Chien Mécanique se leva d'un bond dans sa niche, les yeux tout d'un vert de flamme.

« Montag, tu as oublié ton casque ! »

Il la saisit du mur derrière lui, courut, sauta, et ils étaient partis, le vent de la nuit martelant leur cri de sirène et leur puissant tonnerre de métal !

C'était une maison écaillée à trois étages dans la partie ancienne de la ville, datant d'au moins un siècle, mais comme toutes les maisons on l'avait entourée d'une mince gaine de plastique résistante au feu il y avait beaucoup d'années, et cette enveloppe protectrice paraissait tout ce qui la maintenait debout dans le ciel.

« Nous y voilà ! »

Le moteur s'arrêta violemment. Beatty, Stoneman, et Black coururent le long du trottoir, soudain ils apparurent odieux et obèse dans leurs cirés ignifuges et rembourrés. Montag suivit.

Ils écrasèrent la porte d'entrée et s'emparèrent d'une femme, bien qu'elle ne s'enfuyait pas ; elle n'essayait pas de s'échapper. Elle était là debout, tanguant, ses yeux fixés sur un néant dans le mur, comme s'ils lui avaient asséné un coup violent sur la tête. La langue bougeait dans sa bouche, et les yeux semblaient vouloir se souvenir de quelque chose et ils s'en souvinrent et la langue lui bougea de nouveau :

« 'Joue à l'homme, Maître Ridley ; dès aujourd'hui nous allons allumer une bougie telle, par la grâce de Dieu, en Angleterre, que, j'en suis sûr, elle ne sera jamais éteinte.' »

« Ça suffit ! » dit Beatty. « Où sont-ils ? »

Il la gifla avec une objectivité étonnante et répéta la question. Les yeux de la femme vieille se fixèrent sur Beatty. « Vous savez où ils sont sinon, vous ne seriez pas ici, » dit-elle.

Stoneman exhiba la carte de l'alarme téléphonique avec la plainte signée en double téléphonique sur le dos :

Des raisons de soupçonner le grenier ; 11 Elm au nord, City.

E.B.

« Ce serait Mme Blake, ma voisine, » dit la femme, lisant les initiales.

« O.K. les gars, on va les chercher ! »

Ensuite ils étaient dans la noirceur humide, balançant des coups d'hachettes argentées sur des portes qui n'étaient pas, après tout, verrouillés, bondant vers l'intérieur comme des gamins qui batifolaient et hurlaient. « Hé ! » Une fontaine de livres jaillit sur Montag pendant qu'il grimpait en gigotant vers l'haut de l'escalier. Combien inconmode ! Avant c'était toujours comme souffler une bougie. La police y était avant eux et enrubanna la bouche de la victime et l'enveloppa dans leurs lumineuses voitures coccinelle, de sorte que quand vous arriviez vous trouviez une maison vide. Vous ne faisiez de mal à personne, vous faisiez de mal seulement à des *objets* ! Et puisque on ne peut pas faire de mal aux objets, puisque les objets ne peuvent rien sentir, et les objets ne crient ni ne gémissent, comme cette femme pourrait commencer à hurler et crier, il n'y avait rien qui pouvait taquiner votre conscience plus tard. Tout simplement vous faisiez le ménage. Vous faisiez des services de nettoyage, essentiellement. Chaque chose à sa place. Vite, la kérosène ! Qui a des allumettes ! »

Mais à présent, ce soir, une perte d'attention de la part de quelqu'un. Cette femme était entrain de gêner le rituel. Les hommes faisaient trop de bruit, riant, plaisantant, pour couvrir son terrible silence accusateur en bas. Elle faisait rugir d'accusations les chambres vides et secouait la fine poussière de culpabilité qu'ils aspiraient par les narines pendant qu'ils se débattaient. Ce n'était pas selon les règles du jeu. Montag sentit un énervement immense. Surtout, elle ne devrait pas être ici !

Des livres bombardaient ses épaules, ses bras, son visage tourné vers le haut. Un livre s'allumait, presque docilement, comme un pigeon blanc, entre ses mains, les

ailles battantes. Dans la lumière obscure et vacillante, une page s'ouvrait suspendue et elle était comme une plume enneigée, sur laquelle on voyait des mots délicatement peints. Dans toute cette ruée et ferveur, Montag eut seulement un instant pour lire une ligne, mais elle était illuminée dans son esprit pour la minute qui suivit comme si elle avait été gravée là en acier incandescent. « Le temps s'est endormi dans le soleil de l'après-midi. » Il laissa tomber le livre. Immédiatement, un autre tomba dans ses bras.

« Montag, là-haut ! »

La main de Montag se ferma telle une bouche, écrasa le livre avec une dévotion sauvage, avec une folie déraisonnée sur sa poitrine. Les hommes en haut balançaient des pelletées de magazines dans l'air poussiéreux. Ils tombaient comme des oiseaux massacrés et la femme se tenait debout en bas, telle une petite fille, au milieu des corps.

Montag n'avait rien fait. C'est la main qui avait tout fait, la main, dotée de son propre cerveau, dotée d'une conscience et d'une curiosité à chaque doigt tremblant, était devenue une voleuse. Maintenant elle plongea le livre sous son bras de nouveau, le serra fermement sous l'aisselle transpirante, se précipita dehors vide, avec le geste théâtral d'un magicien ! Regardez-moi ! Innocente ! Regardez !

Secoué, il fixa de son regard la main blanche. Il l'étendait loin devant lui, comme s'il était presbyte. Il la tenait près, comme s'il était aveugle.

« Montag ! »

Il tressaillit brusquement.

« Ne restes pas planté là, idiot ! »

Les livres s'étalaient comme de gros tas de poissons séchant. Les hommes dansèrent et glissèrent et tombèrent sur eux. Des titres firent rayonner leurs yeux dorés, tombaient, étaient partis.

« Kérosène ! »

Ils pompaient le liquide froid des réservoirs numérotés 451 et attachés à leurs épaules. Ils enduisirent chaque livre, ils en remplirent les chambres de la maison.

Ils se précipitèrent en bas des escaliers, Montag titubant derrière eux dans les vapeurs du kérosène.

« Allons, femme ! »

La femme se mit à genoux parmi les livres, tâtant le cuir et le carton trempé, déchiffrant les titres dorés de ses doigts pendant que son regard accusateur fixait Montag.

« Vous n'auriez jamais mes livres, » elle dit.

« Vous connaissez la loi, » dit Beatty. « Où est votre bon sens ? Aucun de ces livres n'est compatible avec un autre. Vous vous êtes enfermée ici pendant des années dans une véritable maudite tour de Babel. Allez, secouez-vous ! Les personnes dans ces livres n'ont jamais vécu ! Allez, suivez-moi ! »

Elle secoua la tête.

« Toute la maison va partir en flammes, » dit Beatty.

Les hommes marchèrent clopin-clopant vers la porte. Ils jetèrent un coup d'œil derrière eux vers Montag, qui se tenait debout à côté de la femme.

« Vous n'allez pas la laisser ici ? » il protesta.

« Elle ne veut pas venir. »

« Il faut la forcer alors ! »

Beatty leva la main qui cachait l'allumeur. On nous attend à la Caserne. En plus, des fanatiques de ce genre essayent toujours de se suicider ; c'est connu. »

Montag mit sa main sur le coude de la femme. « Vous pouvez venir avec moi. »

« Non, » dit-elle. « Merci quand même. »

« Je vais compter jusqu'à dix, » dit Beatty. « Un. Deux. »

« S'il vous plaît, » dit Montag.

« Allez-y, » dit la femme.

« Trois. Quatre. »

« Tenez. » Montag tira la femme.

La femme répondit tranquillement, « Je veux rester ici. »

« Cinq. Six. »

« Vous pouvez arrêter de compter, » dit-elle. Elle ouvrit les doigts d'une de ses mains légèrement et dans le creux de la main était un seul objet mince.

Une allumette ordinaire.

À la vue de celle-ci, les hommes se précipitèrent en bas de l'escalier vers la sortie et s'éloignèrent de la maison. Le Capitaine Beatty, gardant son calme, recula lentement par la porte d'entrée, son visage rose brûlé et brillant de mille feux et d'excitations nocturnes. Mon Dieu, pensa Montag, comme c'est vrai ! C'est toujours dans la nuit que l'alarme sonne. Jamais de jour. Est-ce que c'est parce que le feu est plus joli la nuit ? Plus de spectacle, une meilleure performance ? À présent sur le

visage rose de Beatty se voyait un signe à peine perceptible de panique quand il atteignit la porte. La main de la femme tremblota sur le brin d'allumette. Les vapeurs du kérosène se développèrent en l'entourant. Montag sentait le livre qu'il cachait battre tel un cœur contre sa poitrine.

« Allez-y » dit la femme, et Montag se sentit reculer et sortir par la porte, derrière Beatty, descendant les marches, traversant la pelouse, où la trajectoire du kérosène était là étalée comme la trace d'un escargot démoniaque.

Sous la véranda où elle était venue pour les juger silencieusement de ses yeux, son silence une condamnation, la femme se tint debout immobile.

Beatty donna une chiquenaude pour allumer le kérosène.

Il agit trop tard. Montag perdit le souffle.

La femme sous la véranda leur tendit le bras avec mépris et gratta le brin d'allumette contre la balustrade.

De toutes les maisons tout le long de la rue des gens se précipitèrent dehors.

Ils ne dirent pas un mot sur le chemin de retour à la caserne. Personne ne regarda personne d'autre. Montag était assis sur le siège de devant à côté de Beatty et Black. Ils ne fumaient même pas leurs pipes. Ils étaient là, assis, dans la grande Salamandre regardant droit devant eux pendant qu'ils tournaient un coin puis continuaient silencieusement.

« Maître Ridley, » dit Montag, finalement.

« Quoi ? » dit Beatty.

« Elle a dit, 'Maître Ridley.' Elle disait quelque chose de folle quand on est entré par la porte. 'Joue à l'homme,' dit-elle, 'Maître Ridley.' Quelque chose, quelque chose, quelque chose. »

« 'Dès aujourd'hui nous allons allumer une bougie telle, par la grâce de Dieu, en Angleterre, que, j'en suis sûr, elle ne sera jamais éteinte..' » dit Beatty. Stoneman lui jeta un coup d'œil, de même que Montag, tous les deux surpris.

Beatty se frotta le menton. « Un homme du nom de Latimer dit cela à un homme du nom de Nicholas Ridley, pendant qu'on les brûlait vif à Oxford, pour hérésie, le 16 octobre, 1555. »

Montag and Stoneman tournèrent leur regard sur la rue pendant que celle-ci disparaissait sous les roues de l'engin.

« J'ai plein d'histoires, » dit Beatty. « La plupart des chefs de pompiers doivent en avoir. Des fois je me surprends. *Attention*, Stoneman ! »

Stoneman fit freiner le camion.

« Bordel ! » dit Beatty. « Tu as totalement dépassé le coin où nous tournons pour la caserne. »

* * *

« C'est qui ? »

« Qui serait-ce ? » dit Montag, s'adossant dans le noir contre la porte fermée.

Sa femme dit, enfin, « Et bien, allumes la lumière. »

« Je ne veux pas de lumière. »

« Viens au lit. »

Il l'entendit se retourner impatientement; les sommiers grinçaient.

« Es-tu ivre ? » dit-elle.

Ainsi c'était la main qui avait tout commencé. Il sentait une main et puis l'autre libérer son manteau et le laisser affaler par terre. Il tendit son pantalon dans un abîme et le laissa tomber dans le noir. Les mains étaient infectées, et bientôt ça serait ses bras. Il pouvait sentir le poison envahir les poignets et ensuite les coudes et les épaules, et puis le saut d'omoplate à omoplate telle une étincelle sautant un fossé. Ses mains étaient voraces. Et ses yeux commencèrent de sentir une faim, comme s'il fallait qu'il regarde quelque chose, n'importe quoi, tout.

« Que *fais-tu* ? » dit sa femme.

Il s'équilibra dans l'espace avec le livre dans ses doigts transpirants et froids. Une minute plus tard elle dit, « Et bien, ne restes pas planté au milieu du sol. »

Il émit un petit bruit.

« Quoi ? » demanda-t-elle.

Il émit davantage de sons doux. Il trébucha vers le lit et fourra le livre gauchement sous l'oreiller froid. Il tomba dans le lit et sa femme cria, surprise. Il était allongé de l'autre côté de la chambre, loin d'elle, sur une île d'hiver séparée par une mer vide. Elle lui parlait pour ce qui semblait être un long moment et elle parlait de ceci de cela et c'était seulement des mots, comme les mots qu'il avait entendus une fois dans un chambre d'enfants chez un ami, un enfant de deux ans construisant des séries de mots, parlant jargon, faisant des bruits jolis dans l'air. Montag ne disait rien et au bout d'un long moment quand il ne faisait que les petits bruits, il la sentit bouger dans la salle et venir à son lit et se courber au-dessus de lui pour toucher sa

joue de sa main. Il savait que quand elle retira la main de son visage elle était mouillé.

Tard dans la nuit il jeta un coup d'œil vers Mildred. Elle était éveillée. Il y avait une petite danse de mélodie dans l'air, son Coquillage était entassé dans son oreille de nouveau, et elle écoutait des gens qui étaient loin dans des endroits éloignés, ses yeux écarquillés et fixant du regard les profondeurs d'obscurité au-dessus d'elle dans le plafond.

N'y avait-t-il pas une vieille blague au sujet de la femme qui parlait tellement au téléphone que son mari désespéré courut au magasin le plus proche et l'appela pour lui demander ce qu'il y avait pour dîner ? Eh bien, alors, ne s'achètera-t-il pas une station d'émission de Coquillage audio et pour parler à sa femme tard dans la nuit, murmurer, chuchoter, hurler, crier, brailler. Mais qu'aurait-il à chuchoter, qu'aurait-il à crier ? Que pouvait-il lui dire ?

Et soudain elle était si étrangère qu'il ne pouvait pas croire qu'il la connaissait du tout. Il était dans la maison de quelqu'un d'autre, comme dans les autres blagues que des gens racontaient à propos d'un monsieur, ivre, rentrant tard chez lui tard dans la nuit, déverrouillant la mauvaise porte, entrant dans la mauvaise chambre, et couchant avec une étrangère et se levant tôt et allant au travail et ni l'un ni l'autre n'en savait rien.

« Millie ?... » il chuchota.

« Quoi ? »

« Je ne voulais pas te faire peur. Ce que je voulais savoir c'est... »

« Eh bien ? »

« Quand est-ce qu'on s'est rencontrés ? Et où ? »

« Quand est-ce qu'on s'est rencontrés pour *quoi* ? » demanda-t-elle.

« Je veux dire, au départ. »

Il savait qu'elle devait froncer les sourcils dans le noir.

Il l'expliqua. « La première fois qu'on s'est rencontrés, c'était où, et quand ? »

« Et bien, c'était à— »

Elle s'arrêta.

« Je ne sais pas, » dit-elle.

Il était froid. « Tu peux pas t'en souvenir ? »

« Ça fait si longtemps. »

« Seulement dix ans, c'est tout, seulement dix ! »

« Ne t'excite pas, j'essaie de penser. » Elle ria d'un petit rire bizarre qui se faisait plus perçant. « Drôle, qu'est-ce que c'est drôle, ne pas pouvoir se souvenir où ou quand on a rencontré son mari ou sa femme. »

Il se massait les yeux, le front, et le cou, lentement. Il tenait les deux mains plaquées au-dessus des yeux et appliquait une pression continue là comme s'il voulait remettre la mémoire à sa place de force. Soudain c'était plus important que toute autre chose dans sa vie que de pouvoir se souvenir de l'endroit où il avait rencontré Mildred.

« Ça importe peu. » Elle s'était levée, et était dans la salle de bains à présent, et il entendait l'eau couler, et le son de déglutition qu'elle faisait.

« Non, je suppose que non, » dit-il.

Il essaya de conter combien de fois elle déglutina et il pensa à la visite des deux hommes aux visages d'oxyde de zinc avec des cigarettes dans leurs bouches en forme de lignes étroites et le Serpent aux Yeux Électroniques se faufilant entre les couches de nuit et de pierre et d'eau de source stagnante, et il voulait lui demander, combien est-ce que tu en as pris *ce soir* ? les capsules ! combien en prendras-tu plus tard et sans le savoir ? et ainsi de suite, chaque heure ! ou peut être pas ce soir, demain soir ! Et moi qui ne dors pas ce soir ni demain soir ni n'importe quelle nuit depuis longtemps, depuis que ça a commencé. Et il pensa à elle couchée sur le lit avec les deux techniciens debout au-dessus d'elle, insouciant, mais seulement se tenant tout droits, les bras croisés. Et il se souvenait d'avoir pensé à ce moment-là que si elle mourrait, il était certain de ne pas pleurer. Parce que ça serait la mort d'une inconnue, quelqu'un de la rue, une image dans un journal, et soudain c'était si anormal qu'il avait commencé de pleurer, pas pour la mort mais à la pensée de ne *pas pleurer* pour la mort, un homme bête et vide près d'une femme bête et vide, pendant que le serpent affamé la rendait encore plus vide.

Comment est-ce que tu es parvenu à te vider ainsi ? il se demanda. Qui te le prends ? Et cette horrible fleur de l'autre jour, le pissenlit ! Il avait résumé tout, n'est-ce pas ? « Quel dommage ! Tu n'es amoureux de personne ! Et pourquoi pas ? »

Bon, n'y avait-il pas un mur entre lui et Mildred, à y penser ? Littéralement pas seulement un mur mais, jusqu'à présent, trois ! Et chers aussi ! Et les oncles, les tantes, les cousins, les nièces, les neveux, qui vivaient dans ces murs, la bande baragouinant des gorilles d'arbre qui disaient rien, rien, rien et le disait, fort, fort, fort. Il avait pris l'habitude de les appeler par leurs titres de proches dès le début.

« Comment va Oncle Louis aujourd'hui ? » « Qui ? » « Et Tante Maude ? » Le souvenir le plus significatif qu'il avait de Mildred, en réalité, était celui d'une petite fille dans une forêt sans arbres (comme c'est bizarre !) ou plutôt d'une petite fille perdue sur un plateau où autrefois il y avait des arbres (on pouvait sentir le souvenir de leurs formes partout) plantés au milieu de « la chambre vivante. » La chambre vivante¹ ; quelle façon pertinente d'identifier. Peu importe l'heure qu'il rentre, les murs étaient toujours entrain de parler à Mildred.

« On doit faire quelque chose ! »

« Oui, on *doit* faire quelque chose ! »

« Et bien, ne restons pas là plantés à discuter ! »

« Faisons-le ! »

« Je suis si fâché que je pourrais *cracher* ! »

De quoi d'agissait-il ? Mildred ne savait pas. Qui était fâché contre qui ?

Mildred ne savait pas du tout. Qu'allaient-ils faire ? Et bien, dit Mildred, attendons pour voir.

Il avait attendu pour voir.

Un grand orage de son jaillit des murs. La musique le bombardait à un volume si immense que ses os faillirent se séparer de leurs ligaments ; il sentit la mâchoire vibrer, les yeux osciller dans la tête. Il était victime de commotion cérébrale. Quand tout était fini il se sentait comme un homme jeté d'une falaise, tourbillonné en centrifuge, et recraché par-dessus une cascade qui tombait et tombait dans le vide et le vide et qui jamais—tout à fait—touchait—le fond—jamais—jamais—tout à fait—

¹ En anglais, le mot pour salon, « living room » veut dire littéralement « chambre vivante. »

non pas tout à fait—touchait—le fond... et on tombait si vite qu'on ne touchait pas les côtés non plus...jamais...tout à fait...ne toucher...rien.

Le tonnerre s'éloigna. La musique mourut.

« Là, » dit Mildred.

Et c'était en effet remarquable. Quelque chose s'était passée. Bien que les gens dans les murs de la chambre avaient à peine bougé, et que rien n'était vraiment réglé, on avait l'impression que quelqu'un avait allumé la machine à laver ou vous avait englouti dans un aspirateur gigantesque. On se noyait dans la musique et la pure cacophonie. Il sortit de la chambre transpirant et sur le point de s'effondrer. Derrière lui, Mildred était assise sur sa chaise et les voix reprurent :

« Bien, tout ira bien maintenant, » dit une « tante. »

« Oh, n'en sois pas aussi sûr, » dit un « cousin. »

« Allons, ne te fâche pas ! »

« Qui est fâché ? »

« *Toi !* »

« *Moi ?* »

« T'es fâché ! »

« Pourquoi serais-je fâché ! »

« Parce que ! »

« Tout cela est très intéressant, » s'écria Montag, « mais de quoi se fâchent-ils ? Qui *sont* ces gens ? Qui est cet homme et qui est cette femme ? Sont-ils mari et femme, sont-ils divorcés, fiancés, quoi » Mon Dieu, *rien* n'est lié. »

« Ils— » dit Mildred. « Bien, ils—ils ont eu cette dispute, tu vois. Certainement ils se disputent souvent. Tu devrais écouter. Je pense qu'ils sont mariés. Oui, ils sont mariés. Pourquoi ? »

Et ce n'était pas les trois murs qui seront bientôt quatre et le rêve complet, c'était la voiture ouverte et Mildred conduisant à cent soixante kilomètres à l'heure à travers la ville, lui criant après elle et elle criant après lui et les deux essayant d'entendre ce qui était dit, mais n'entendant que les cris de la voiture. « Au moins maintiens-la au minimum ! » hurla-t-il. « Quoi ? » cria-t-elle. « Maintiens-la à quatre-vingt-dix, le minimum ! » protesta-t-il. « Le quoi ? » cria-t-elle d'une voix perçante. « La vitesse ! » hurla-t-il. Et elle la poussa à cent soixante-dix kilomètres à l'heure et arracha le souffle de sa bouche.

Quand ils sortirent de la voiture, elle avait les Coquillages fourrés dans les oreilles.

Silence. Seulement le vent soufflant doucement.

« Mildred. » Il bougea dans le lit.

Il étendit son bras et tira le menu insecte musical de son oreille. « Mildred. Mildred ? »

« Oui. » Sa voix était faible.

Il avait l'impression d'être une de ces créatures électroniquement insérées à l'intérieur des fentes des murs phono-couleur, qui parlait, mais dont le discours ne perçait pas la barrière de cristal. Il pouvait seulement mimer, espérant qu'elle tournerait vers lui et le verrait. Ils ne se toucheraient pas à travers le verre.

« Mildred, tu te rappelles de la fille dont je t'ai parlé ? »

« Quelle fille ? » Elle était presque endormie.

« La fille d'à côté ? »

« Quelle fille d'à côté ? »

« Tu sais, la lycéenne. Clarisse c'est son nom. »

« Ah, oui, » dit sa femme.

« Je ne l'ai pas vu depuis quelques jours—quatre jours pour être précis. Est-ce que tu l'as vu ? »

« Non. »

« Je voulais t'en parler d'elle. Étrange. »

« Ah, je sais de qui tu parles. »

« C'est ce que je pensais. »

« Elle, » dit Mildred dans la chambre sombre.

« Quoi elle ? » demanda Montag.

« J'avais l'intention de te dire. Oublié. Oublié. »

« Dis-moi maintenant. C'est quoi ? »

« Je pense qu'elle est partie. »

« Partie ? »

« Toute la famille déménagèrent quelque part. Mais elle est partie pour de bon. Je pense qu'elle est morte. »

« Nous on ne parle pas de la même fille. »

« Non. C'est la même fille. McClellan. McClellan. Écrasée par une voiture. Il y a quatre jours. Je ne suis pas certaine. Mais je pense qu'elle est morte. La famille a déménagé de toute façon. Je ne sais pas. Mais je pense qu'elle est morte. »

« Tu n'en es pas sûre ! »

« Non, pas sûre. Presque sûre. »

« Pourquoi est-ce que tu ne me la pas dis plus tôt ? »

« Oublié »

« Il y a quatre jours ! »

« Je l'ai complètement oublié. »

« Il y a quatre jours, » dit-il, à voix basse, étalé là.

Ils restèrent là allongés dans la chambre obscure sans bouger, ni l'un ni l'autre. « Bonne nuit, » dit-elle.

Il entendit un faible bruissement. La main de sa femme bougea. Le dé électrique bougea comme une mante religieuse sur l'oreiller, touché par la main.

Maintenant il était dans son oreille de nouveau, bourdonnant.

Il écoutait pendant que sa femme chantait à voix basse.

Hors de la maison, une ombre bougea, un vent d'automne se leva et disparut. Mais il y avait quelque chose d'autre dans le silence qu'il pouvait entendre. C'était comme un souffle expiré sur la fenêtre. C'était comme un nuage faible de fumée lumineuse verdâtre, le mouvement d'une seule énorme feuille d'octobre volant à travers la pelouse.

Le Chien, il pensa. Il est là-dehors maintenant. Si j'ouvrais la fenêtre...

Il n'ouvrit pas la fenêtre.

Il avait des frissons et une fièvre le matin.

« Tu ne peux pas être malade, » dit Mildred.

Il ferma ses yeux à la chaleur. « Oui. »

« Mais tu allais bien hier soir. »

« Non, je n'allais pas bien. » Il entendit les « proches » hurler dans le petit salon.

Mildred se tenait debout à côté de son lit, curieuse. Il la sentit là, il la vit sans ouvrir les yeux, ses cheveux brûlés par des produits chimiques, fragilisés comme de la paille, ses yeux couverts d'une sorte de cataracte invisible mais suspecte loin derrière ses pupilles, les lèvres rougies faisant la moue, le corps de mante religieuse aminci par le régime, et la chair aussi blanche que du bacon. Il ne pouvait se souvenir d'elle que de cette façon.

« Est-ce que tu peux m'apporter de l'aspirine et de l'eau ? »

« Tu dois te lever, » dit-elle. « C'est midi. Tu as dormi cinq heures plus que d'habitude. »

« Est-ce que tu peux éteindre le petit salon ? » il demanda.

« C'est ma famille. »

« Peux-tu l'éteindre pour un homme malade ? »

« Je vais baisser le volume. »

Elle sortit de la chambre et ne fit rien au petit salon et revint. « Ça va mieux ? »

« Merci. »

« C'est mon programme préféré, » dit-elle.

« Et l'aspirine ? »

« Tu n'as jamais été malade. » Elle sortit de nouveau.

« Et bien, je suis malade maintenant. Je n'irai pas au travail ce soir. Appelles Beatty pour moi. »

« Tu étais drôle hier soir. » Elle revint, fredonnant.

« Où est l'aspirine ? » Il jeta un coup d'œil sur le verre d'eau qu'elle lui tendait.

« Ah oui. » Elle retournait au bain. « Quelque chose s'est passée ? »

« Un feu, c'est tout. »

« J'ai passé une bonne soirée, » dit-elle, à partir de la salle de bains.

« Faisant quoi ? »

« Le petit salon. »

« Qu'est-ce qu'il y avait ? »

« Des programmes. »

« Quels programmes ? »

« Parmi les meilleurs. »

« Qui ? »

« Oh, tu sais, la bande. »

« Oui, la bande, la bande, la bande. » Il pinça la douleur dans ses yeux et soudain l'odeur du kérosène le fit vomir.

Mildred entra, fredonnant. Elle était surprise. « Pourquoi t'as fais ça ? »

Il fixa le plancher avec consternation. « Nous avons brûlé une vieille femme avec ses livres. »

« Heureusement que le tapis est lavable. » Elle rapporta le balai à franges et se mit à nettoyer. « Je suis allée chez Helen hier soir. »

« Ne pourrais-tu pas capté les émissions dans ton propre petit salon ? »

« Bien sûr, mais ça fait du bien de rendre visite. »

Elle sortit pour se rendre au petit salon. Il l'entendit chanter.

« Mildred ? » il appela.

Elle retourna chantant et claquant ses doigts légèrement.

« Ne vas-tu pas me demander à propos d'hier soir ? » dit-il.

« Quoi d'hier soir ? »

« Nous avons brûlé mille livres. Nous avons brûlé une femme. »

« Et alors ? »

Le petit salon explosait de son.

« Nous avons brûlé des copies de Dante, de Swift, de Marcus Aurelius. »

« N'était-il pas européen celui-là ? »

« Quelque chose comme ça. »

« N'était-il pas un radical ? »

« Je ne l'ai jamais lu. »

« Il était un radical. » Mildred joua avec le téléphone. « Tu ne t'attends pas à ce que j'appelle le Capitaine Beatty, non ? »

« Tu dois le faire ! »

« Ne crie pas ! »

« Je ne criais pas. » Il était debout dans le lit, soudain, furieux et rougi, tremblant. Le petit salon rugissait dans l'air chaud. « Je ne peux pas l'appeler. Je ne peux pas lui dire que je suis malade. »

« Pourquoi pas ? »

Parce que tu as peur, pensa-t-il. Un enfant simulant une maladie, qui craint d'appeler parce qu'après un moment de discussion passerait ainsi : « Oui, Capitaine, je me sens mieux déjà. Je serais là à dix heures ce soir. »

« Tu n'es pas malade, » dit Mildred.

Montag retomba dans le lit. Il chercha sous son oreiller. Le livre caché était toujours là.

« Mildred, qu'est-ce que tu en penserais si, bon, peut-être, j'arrêtais de travailler pendant une période ? »

« Tu veux tout abandonner ? Après toutes ces années de travail, parce que, pendant une nuit, une femme et ses livres—»

« Tu aurais dû la voir, Millie ! »

« Elle n'est rien pour moi » elle n'aurait pas dû avoir des livres. C'était sa responsabilité, elle aurait dû penser à cela. Je la déteste. Elle t'a envahi la tête et si ça continue comme ça on est foutu, plus de maison, plus de travail, rien. »

« Tu n'étais pas là, tu ne l'as pas vu, » dit-il. « Il doit y avoir quelque chose dans les livres, des choses qu'on ne peut pas imaginer, pour qu'une femme reste dans une maison en flammes ; il doit y avoir quelque chose là. Tu ne restes pas pour rien. »

« Elle était simple d'esprit. »

« Elle était aussi sensée que toi et moi, peut-être plus, et nous l'avons brûlée. »

« C'est de l'eau qui est déjà passée sous le pont. »

« Non, pas de l'eau ; du feu. Est-ce que tu as jamais vu une maison qui brûle ? Elle se consume pendant des jours. Et bien, ce feu se consumera en moi le reste de ma vie. Mon Dieu ! J'étais entrain d'essayer de l'éteindre, dans mon esprit, toute la nuit. Je deviens fou à force d'essayer. »

« Tu aurais dû y penser avant de devenir pompier. »

« Penser ! » dit-il. « Est-ce que j'avais le choix ? Mon grand-père et mon père étaient des pompiers. Dans mon sommeil, je leur courrais après. »

Le petit salon jouait un air de danse.

« Aujourd'hui c'est le jour où tu es de première équipe, » dit Mildred. « Tu aurais dû y aller il y a deux heures. Je viens de remarquer. »

« Ce n'est pas seulement que la femme mourut, » dit Montag. « Hier soir je pensais à tout le kérosène que j'ai utilisé pendant ces derniers dix ans. Et je pensais aux livres. Et pour la première fois je me suis rendu compte qu'un homme était derrière chacun des livres. Un homme a dû les inventer. Un homme a dû prendre longtemps pour les mettre sur papier. Et je n'avais jamais eu une telle pensée avant. » Il sortit du lit.

« Cela a dû prendre à un homme toute sa vie pour écrire ses pensées, observant le monde et la vie autour de lui, et moi, me voilà qui arrive dans deux minutes et boom ! tout est fini. »

« Ne m'y associe pas, » dit Mildred. « Je n'ai rien fait. »

« Te laisser tranquille ! C'est bel et bien, mais comme est-ce que je peux me laisser moi-même tranquille ? On ne devrait pas nous laisser tranquilles. On devrait vraiment nous irriter de temps en temps. Ça fait combien de temps depuis que tu as

été *vraiment* irritée ? Au sujet de quelque chose d'important, de quelque chose de réel? »

Et puis il se tut, car il se souvint de la semaine dernière, et les deux pierres blanches fixant le plafond du regard et le serpent-pompe avec l'œil probatoire et les deux hommes aux visages de savon avec des cigarettes qui bougeaient dans leurs bouches pendant qu'ils parlaient. Mais c'était une autre Mildred, c'était une Mildred si profondément enterrée dans dans celle-ci, et si irritée, vraiment irritée, que les deux femmes ne sont jamais rencontrées. Il se détourna.

Mildred dit, « Là c'en est trop. Devant la maison. Regarde qui est là. »

« Peu m'importe. »

« Une voiture de phénix vient d'arriver et un homme en chemise noire avec un serpent orange cousu sur sa manche approche le trottoir de devant. »

« Le Capitaine Beatty ? » dit-il.

« Le Capitaine Beatty. »

Montag ne bougeait pas, se tenait debout regardant dans la blancheur froide du mur immédiatement devant lui.

« Fais-le entrer, s'il te plaît ? Dis-lui que je suis malade. »

« Dis-lui toi-même ! » Elle courut quelques pas à droite, quelques pas à gauche, et s'arrêta, les yeux écarquillés, quand le haut-parleur de la porte d'entrée appela son nom, doucement, doucement, Mme Montag, quelqu'un est là, quelqu'un est là, Mme Montag, Mme Montag, quelqu'un est là. Diminuant peu à peu.

Montag vérifia que le livre était bien caché derrière l'oreiller, il se remit lentement au lit, arrangea les couvertures sur ses genoux et à travers sa poitrine, à

moitié assis, et après un moment Mildred bougea et sortit de la chambre et le Capitaine Beatty entra, les mains dans ses poches.

« Fait taire les 'parents,' » dit Beatty, promenant son regard sur tout sauf Montag et sa femme.

Cette fois-ci, Mildred courut. Les voix braillantes arrêtaient de hurler dans le petit salon.

Le Capitaine Beatty s'assit sur la chaise la plus confortable avec un air paisible sur son visage coloré. Il prit le temps de préparer et d'allumer sa pipe en laiton et de lancer une grande volute de fumée. « Je voulais juste passer et voir comment allait le malade. »

« Comment as-tu deviné ? »

Beatty sourit son sourire qui montrait les gencives et les dents, roses et blanches comme des bonbons. « J'ai tout vu. Tu allais appeler pour prendre la soirée. »

Montag restait assis dans le lit.

« Eh bien, » dit Beatty, « te *prends* la soirée ! » Il examina sa boîte d'allumettes éternelle dont le couvercle disait GARANTI: UN MILLION DE FEUX DANS CET ALLUMEUR, et commença à frotter une allumette chimique distraitement, souffler, frotter, souffler, frotter, dire quelques mots, souffler. Il regarda la flamme. Il souffla, il regarda la fumée. « Quand est-ce que tu te sentiras bien ? »

« Demain. Le lendemain peut-être. Lundi prochain. »

Beatty tirait sur sa pipe. « Chaque pompier, tôt ou tard, affronte ça. Ils ont seulement besoin de comprendre, de savoir comment fonctionnent les rouages. Ils

ont besoin de savoir l'histoire de notre profession. Ils ne l'apprennent pas aux bleus comme auparavant. Quel dommage. » Tira. « Seulement les capitaines des pompiers s'en souviennent maintenant. » Tira. « Je te l'apprendrai. »

Mildred remua.

Beatty prit toute une minute pour s'installer et se rappeler ce qu'il voulait dire.

« Quand est-ce que ça a commencé, demandes-tu, notre travail, comment est-ce que ça arriva, où, quand? Eh bien, je dirais que ça a vraiment commencé aux environs de quelque chose qui s'appelle La Guerre Civile. Bien que notre règlement prétende que c'était fondé avant. Le fait est que nous ne commençons pas bien avant que la photographie ne s'épanouisse. Puis—les films au début du vingtième siècle. Radio. Télévision. Les choses commencèrent à avoir de la *masse*. »

Montag restait assis dans le lit, sans bouger.

« Et parce qu'elles avaient de la masse, elles devenaient plus simple, » dit Beatty. « Autrefois, les livres attiraient quelques personnes, par-ci, par-là, partout. Ils pouvaient se permettre d'être différent. Le monde était spacieux. Et puis le monde devint plein d'yeux et de coudes et de bouches. Une population double, triple, quadruple de la population. Les films et radios, les revues, les livres descendirent à une sorte de norme de base, tu me suis ? »

« Je crois que oui. »

Beatty regarda fixement le dessin de fumée qu'il avait mis dans l'air.

« Imaginez ça. Homme du dix-neuvième siècle avec ses chevaux, chiens, charrettes,

au ralenti. Ensuite, dans le vingtième siècle, accélère ton appareil photo. Livres coupés plus courts. Condensés. Digests. Tabloïdes. Tout réduit au gag, la fin subite. »

« Fin subite, » Mildred fit oui de la tête.

« Les classiques coupés pour convenir aux émissions de radio de quinze minutes, puis coupés encore pour remplir une rubrique de livres de deux minutes, se terminant comme un résumé de dictionnaire de dix ou douze lignes. J'exagère, bien sûr. Les dictionnaires étaient pour consultation. Mais ils étaient beaucoup à ne connaître d'*Hamlet* (tu connais le titre certainement, Montag ; c'est probablement seulement une rumeur faible d'un titre pour vous, Mme Montag) à ne connaître d'*Hamlet*, comme je dis, qu'un digest d'une page dans un livre qui déclara : *maintenant vous pouvez enfin lire tous les classiques; allez aussi vite que vos voisins.* Vous voyez ? De la crèche à l'université et de retour à la crèche; voilà ta logique intellectuelle pour ces derniers cinq siècles ou plus. »

Mildred se leva et commença de se promener dans la chambre, ramassant des objets et les laissant tomber. Beatty l'ignora et continua:

« Accélères le film, Montag, vite. *Clic, Photo, Regardes, Œil, Maintenant, Films, Ici, Là, Rapide, Rythme, En haut, En bas, Dedans, Dehors, Pourquoi, Comment, Qui, Quoi, Où, Eh ? Uh ! Boum ! Clac ! Beigne, Bing, Dong, Boum!* Digérez-digests, digérez-digests-digérés. La politique ? Une rubrique, deux phrases, un gros titre ! Puis, en plein vol, tout disparaît ! Faire tournoyer l'esprit de l'homme si vite sous les mains pompant des éditeurs, exploiters, présentateurs que la centrifugeuse se débarrasse de toute pensée inutile et perte de temps ! »

Mildred lissa les draps et couvertures. Montag sentit son cœur bondir et bondir de nouveau pendant qu'elle tapotait l'oreiller. Maintenant elle tirait sur son épaule pour essayer de le faire bouger pour qu'elle puisse enlever l'oreiller et l'arranger bien et le remettre. Et peut-être crier et regarder fixement ou simplement descendre la main et dire « C'est quoi ? » et montrer le livre caché avec une innocence touchante.

« L'école est raccourcie, la discipline détendue, la philosophie, l'histoire, les langues abandonnées, l'anglais et l'orthographe progressivement négligés, finalement presque complètement ignorés. La vie est immédiate, le travail compte, le plaisir traîne partout après le travail. Pourquoi apprendre plus qu'appuyer des boutons, tirer sur des interrupteurs, mettre des écrous et boulons en place ? »

« Laisse-moi arranger ton oreiller, » dit Mildred.

« Non ! » chuchota Montag.

« La fermeture supplante le bouton et un homme manque juste assez de temps pour penser pendant qu'il s'habille à l'aube, une heure philosophique, et ainsi une heure mélancolique. »

Mildred dit, « Tiens. »

« Va t'en, » dit Montag.

« La vie devient une grande gaffe, Montag; tout boum, boff, wouaou ! »

« Wouaou, » dit Mildred, tirant l'oreiller d'un coup sec.

« Au nom de Dieu, laisse-moi tranquille ! » cria Montag ardemment.

Beatty ouvrit grand ses yeux.

La main de Mildred avait gelé derrière l'oreiller. Ses doigts traçaient le contour du livre et pendant que la forme devenait familière elle avait le visage surpris et puis stupéfait. Sa bouche ouvrit pour poser une question...

« Videz les théâtres sauf pour les clowns et meublez les chambres avec des murs en verre et des jolies couleurs coulant du haut en bas des murs comme le confetti ou le sang ou le sherry ou le sauternes. Tu aimes le base-ball Montag, non ? »

« Le base-ball est un beau jeu. »

Maintenant Beatty était presque invisible, une voix quelque part derrière un écran de fumée.

« C'est quoi ? » demanda Mildred, presque avec joie. Montag écrasa le bras de Mildred avec son dos. « C'est quoi ça ? »

« Assieds-toi ! » hurla Montag. Elle s'éloigna d'un saut, les mains vides. « Nous parlons ! »

Beatty continuait comme si rien ne s'était passé. « Tu aimes le bowling Montag, non ? »

« Le bowling, oui. »

« Et le golf ? »

« Le golf est un beau jeu. »

« Le basket-ball ? »

« Un beau jeu. »

« Le billard, le billard américain ? Le football américain ? »

« De beaux jeux tous. »

« Plus de sports pour tout le monde, l'esprit de groupe, le plaisir, et tu ne dois pas penser, eh ? Organiser et organiser et super-organiser des super-super sports. Mettre plus de bandes dessinées dans les livres. Plus de photos. L'esprit boit de moins en moins. Impatience. Des autoroutes pleines de foules allant quelque part, quelque part, quelque part, nulle part. Le refuge d'essence. Des villes deviennent des motels, des gens dans des montées de nomades en déplacement, suivant les marées de la lune, vivant ce soir dans la chambre où tu vécus cet après-midi et moi la veille. »

Mildred sortit de la chambre et ferma la porte avec un claquement. Les « tantes » du petit salon commencèrent à rire des « oncles » du petit salon.

« Et maintenant parlons des minorités dans notre civilisation. Plus grande est la population, plus grand est le nombre de minorités. Ne marchez pas sur les orteils de pied de ceux qui aiment les chiens, ceux qui aiment les chats, médecins, avocats, marchands, chefs, mormons, baptistes, unitariens, Chinois de la deuxième génération, Suédois, Italiens, Allemands, Texans, gens de Brooklyn, Irlandais, gens d'Oregon ou de Mexique. Les gens dans ce livre, dans cette pièce, dans ce programme ne représentent pas de vrais peintres, cartographes, mécaniciens de nulle part. Plus le marché est grand, Montag, moins tu dois faire de controverse, n'oublies pas ça ! Toutes les moindre petites minorités avec leurs nombrils à racler. Vous, les auteurs, pleins de mauvaises pensées, mettez vos machines à taper sous clé. Ils l'ont fait. Les revues sont devenues un bon mélange de tapioca à la vanille. Les livres, comme dit les maudits critiques snobs, étaient ennuyeux comme la pluie. Pas *étonnant* que les livres ne se vendirent plus, dit les critiques. Mais le public,

sachant ce qu'il voulait, tournoyant joyeusement, laissa les bandes dessinées survivre. Et les revues de sexe à trois dimensions, bien sûr. Le voilà, Montag. Cela ne vint pas du gouvernement vers le bas. Il n'y avait pas de maxime, pas de déclaration, pas de censure, au départ, non ! La technologie, l'exploitation en masse, et la pression des minorités ont fait l'affaire, Dieu merci. Aujourd'hui grâce à eux, tu peux rester heureux tout le temps, on te permet de lire les bandes dessinées, les bonnes vieilles confessions, ou les revues professionnelles. »

« Oui, mais les pompiers, alors ? » demanda Montag.

« Ah, » Beatty se pencha en avant dans la brume vague de fumée de sa pipe. « Que pourrait être plus facilement expliqué et naturel ? Avec l'école produisant plus de coureurs, sauteurs, bricoleurs, attrapeurs, voleurs, pilotes, et nageurs au lieu d'examineurs, critiques, connaisseurs, et créateurs imaginatifs, le mot 'intellectuel,' évidemment, est devenu le gros mot qu'il a toujours mérité d'être. Tu redoutes toujours l'inconnu. Certainement tu te souviens du garçon dans ta propre classe à l'école qui était exceptionnellement 'intelligent,' qui faisait la plupart des récitations et réponses alors que les autres s'assirent comme tant d'idoles en plomb, le détestant. Et n'était-ce pas ce garçon intelligent que vous choisissiez pour les raclées et les tortures en dehors des heures de classe ? Certainement ça l'était. Nous devons tous être pareils. Pas tout le monde est né libre et égal, comme la Constitution le dit, mais tout le monde est *fait* égal. Chaque homme l'image de chaque autre; alors tous sont heureux, car il n'y a pas de montagnes pour les faire recroqueviller, contre lesquelles ils doivent se juger. Alors ! Un livre est une arme chargée dans la maison d'à côté. Brûlez-le. Prenez le coup de l'arme. Rompez l'esprit

de l'homme. Qui sait qui pourrait être la cible d'un homme lettré ? Moi ? Je ne les supporte pas un instant. Et alors quand les maisons étaient finalement complètement ignifuges, partout dans le monde (tu avais raison dans ta supposition de l'autre soir) il n'y avait plus besoin de pompiers pour les vieilles raisons. On leur donnait le nouveau travail, comme les gardiens de notre tranquillité d'esprit, le centre de notre terreur compréhensible et juste d'être inférieurs : des censeurs officiels, des juges, et des exécuteurs. C'est toi, Montag, et c'est moi. »

La porte au petit salon ouvrit et Mildred se tenait debout les regardant, regardant Beatty et puis Montag. Derrière elle les murs de la chambre étaient inondés avec des feux d'artifice vert et jaune et orange, grésillant et explosant avec une musique composée presque complètement de charlestons, tam-tams, et cymbales. Sa bouche bougeait et elle disait quelque chose mais le son l'avalait.

Beatty vida sa pipe dans la paume de sa main rose, examina les cendres comme si elles formaient un symbole qu'il fallait diagnostiquer et dans lequel il fallait chercher une signification.

« Tu dois comprendre que notre civilisation est si vaste que nous ne pouvons pas tolérer qu'on excite et provoque nos minorités. Poses-tu la question, Qu'est que voulons-nous surtout dans ce pays ? Les gens veulent être heureux, n'est-ce pas ? Ne l'as-tu pas entendu toute ta vie ? Je veux être heureux, disent les gens. Et bien, ne le sont-ils pas ? Ne les mettons-nous pas à bouger, ne leur donnons-nous pas du plaisir ? C'est pour ça que nous vivons, non ? Pour le plaisir, pour la titillation ? Et tu dois admettre que notre culture fournit plein de ceux-là. »

« Oui. »

Montag pouvait lire sur les lèvres de Mildred ce qu'elle était entrain de dire dans l'embrasure de la porte. Il essaya de ne pas regarder sa bouche, parce que Beatty pourrait alors tourner et lire ce qu'il y avait là aussi.

« Les personnes de couleur n'aiment pas *Le petit Sambo noir*. Brûlez-le. Les blancs ne se sentent pas bien avec *La Case de l'oncle Tom*. Brûlez-le. Quelqu'un a écrit un livre au sujet du tabac et du cancer du poumon ? Les gens aux cigarettes sont larmoyants ? Brûlez le livre. Sérénité, Montag. Paix, Montag. Réglez ça dehors. Encore mieux, dans l'incinérateur. Les enterrements son malheureux et païens ? Eliminez-les aussi. Cinq minutes après qu'on déclare quelqu'un mort il est en route au Grand Conduit, les Incinérateurs entretenus par des hélicoptères partout dans le pays. Dix minutes après sa mort un homme est un grain de poussière noire. Ne chicanons-nous pas sur des individus avec des commémorations. Oubliez-les. Brûlez-les tous, brûlez tout. Le feu est radieux et le feu est propre. »

Les feux d'artifices s'éteignirent dans le petit salon derrière Mildred. Elle s'est arrêtée de parler au même moment; une coïncidence miraculeuse. Montag retint son souffle.

« Il y avait une fille à côté, » dit-il, lentement. « Elle est partie maintenant, je pense, morte. Je ne me souviens même pas de son visage. Mais elle était différente. Comment—comment est-ce qu'elle *s'est produite* ? »

Beatty sourit. « Quelque part, quelque chose comme cela se produit forcément. Clarisse McClellan ? Nous avons un dossier sur sa famille. Nous les avons surveillés prudemment. L'hérédité et l'environnement sont drôles. Tu ne peux pas te débarrasser de tous les citoyens en seulement quelques années. L'environnement de

la maison peut défaire beaucoup de ce que tu essaies de faire à l'école. C'est pour ça que nous avons baissé l'âge pour la maternelle tous les ans jusqu'à ce que nous les attrapons presque au berceau. Nous avons eu quelques fausses alertes avec les McClellans, quand ils vivaient à Chicago. On n'a jamais trouvé de livre. L'oncle avait un dossier mélangé ; antisocial. La fille ? Elle était un volcan qui sommeille. La famille nourrissait son subconscient, j'en suis sûr, d'après ce que j'ai vu dans son dossier d'école. Elle ne voulait pas savoir *comment* faire, mais *pourquoi* ? Cela peut être embarrassant. Tu demandes pourquoi sur beaucoup de choses et tu te retrouves vraiment très malheureux, si tu le continues. La pauvre fille s'en sort mieux morte. »

« Oui, morte. »

« Heureusement les bizarres comme elle ne se produisent pas souvent. Nous savons comment tuer la plupart tôt dans l'œuf maintenant. Tu ne peux pas construire une maison sans clous et bois. Si tu ne veux pas qu'on construise une maison, caches les clous et le bois. Si tu ne veux pas qu'un homme soit politiquement malheureux, ne lui donnez pas les deux côtés d'une question pour l'angoisser ; donne-lui en une. Encore mieux, ne lui donne rien. Laisse-le oublier qu'il y a quelque chose qui s'appelle une guerre. Si le gouvernement est inefficace, trop lourd du haut, et fou d'impôts, mieux vaut qu'il soit tout cela que le peuple s'en occupe. Paix, Montag. Donnez aux gens des concours qu'ils gagnent en se souvenant des mots des chansons populaires ou des noms des capitales des états ou de combien de maïs Iowa a cultivé l'an dernier. Bachotez-les pleins de données incombustibles, mettez-les pleins à ras bord de 'faits' pour qu'ils se sentent farcis, mais complètement

'brillants' de faits. Ensuite ils sentiront qu'ils sont entrain de penser, ils auront une *sensation* de mouvement sans bouger. Et ils seront heureux, parce que ce genre de fait ne change pas. Ne leur donnez pas des choses délicates comme la philosophie ou la sociologie pour tout unifier. Dans cette direction on trouve la mélancolie.

N'importe quel homme qui peut démonter un mur de télé et le remonter, et la plupart d'hommes le peuvent, de nos jours, est plus heureux que n'importe quel homme qui essaie de régler à calcul, de mesurer, et d'assimiler l'univers, ce qui ne se mesurera ou ni ne s'assimilera sans que l'homme se sente bestial ou seul. Je sais cela, je l'ai essayé; je laisse tomber. Alors donnez-moi vos boîtes et fêtes, vos acrobates et magiciens, vos casse-cous, voitures à propulsion, hélicoptères de moto, vos rapports sexuels et votre héroïne, tout ce que vous faites par réflexe automatique. Si le drame est mauvais, si le film ne dit rien, si la pièce est creuse, piques-moi avec de la thérémine, fort. Je penserais que j'ai une réponse à la pièce, alors que c'est seulement une réaction tactile à la vibration. Mais ça m'est égal. J'aime seulement le divertissement solide. »

Beatty se leva. « Je dois m'en aller. La conférence est finie. J'espère que j'ai éclairci les choses. Ce qui est important que tu te rappelles, Montag, c'est que nous sommes les Garçons Heureux², le Duo Dixie³ toi et moi et les autres. Nous luttons contre la petite marée de ceux qui veulent rendre tout le monde malheureux par des théories et des pensées conflictuelles. Nous avons nos doigts dans la digue. Tiens toi bien. Ne laisse pas le torrent de philosophie mélancolique et monotone noyer notre monde. Nous comptons sur toi. Je ne pense pas que tu te rendes compte combien *tu*

² « Happiness Boys » : une émission de radio populaire dans les années 1920

³ « Dixie Duo » : groupe de musique

es important, combien *nous* sommes importants, pour notre monde heureux dans l'état actuel des choses. »

Beatty serra la main molle de Montag. Montag restait toujours assis dans le lit, comme si la maison s'effondrait autour de lui et qu'il ne pouvait pas bouger. Mildred avait disparue de la porte.

« Une dernière chose, » dit Beatty. « Au moins une fois dans sa carrière, une envie démange chaque pompier. Qu'est-ce que les livres *disent*, se demande-t-il. Oh, de *gratter* cette envie qui te démange, non ? Eh bien, Montag, crois-moi sur parole, j'ai dû lire quelques uns dans ma vie, pour connaître mon travail, et les livres ne disent *rien* ! Rien que tu puisses enseigner ou croire. Ils traitent des gens inexistantes, de produits de l'imagination, s'ils sont de la fiction. Et s'ils sont des œuvres non fictionnelles, c'est pire, un professeur appelant un autre un idiot, un philosophe criant dans le gosier d'un autre. Tous courant dans tous les sens, soufflant les étoiles et éteignant le soleil. T'en sors perdu. »

« Bon, puis, et si un pompier amène un livre à la maison, par hasard, sans intention particulière. »

Montag tremblota. La porte ouverte le regarda avec son grand œil vide.

« Une erreur naturelle Seulement de la curiosité, » dit Beatty. « Nous ne nous inquiétons ni nous fâchons pas. Nous laissons le pompier garder le livre pendant vingt-quatre heures. S'il ne l'a pas brûlé d'ici là, tout simplement nous venons le brûler pour lui. »

« Bien entendu, » la bouche de Montag était sèche.

« Eh bien, Montag. Prendrais-tu une autre période de travail plus tard, aujourd'hui ? Nous te verrons plus tard peut-être ? »

« Je ne sais pas, » dit Montag.

« Quoi ? » Beatty parut un peu surpris.

Montag ferma ses yeux. « Je serai là plus tard. Peut-être. »

« Tu nous manquerais sûrement si tu ne venais pas, » dit Beatty, mettant sa pipe dans sa poche pensivement.

Je n'irai plus jamais, pensa Montag.

« Guéris-toi et reste en bonne santé, » dit Beatty.

Il se tourna et sortit par la porte ouverte.

Montag le surveilla par la fenêtre pendant que Beatty s'en allait dans sa coccinelle couleur de flamme d'un jaune brillant avec les pneus noirs de gris anthracite.

À travers la rue et tout le long du chemin se dressaient les autres maisons avec leurs façades plates. Qu'est-ce que Clarisse avait dit un après-midi ? « Pas de vérandas. Mon oncle dit qu'avant il y avait des vérandas. Et les gens s'asseyaient là parfois la nuit, parlant quand ils voulaient parler, se balançant, et ne pas parlant quand ils ne voulaient pas parler. Parfois ils s'asseyaient là et pensaient aux choses, les ressassant. Mon oncle dit que les architectes se débarrassèrent des vérandas parce qu'elles n'avaient pas l'air jolie. Mais mon oncle dit qu'ils se justifiaient seulement ; la vraie raison, la raison cachée, pouvait être qu'ils ne voulaient pas que les gens s'asseyent comme ça, à ne rien faire, se balançant, parlant ; c'était le mauvais *genre* de vie sociale. Les gens parlaient trop. Et ils avaient du temps pour

penser. Alors ils s'enfuyaient avec les vérandas. Et les jardins aussi. Pas beaucoup de jardins maintenant pour s'y asseoir. Et regarde les meubles. Plus de chaises balançantes. Elles sont trop confortables. Mettre les gens en état de marche. Mon oncle dit...et...mon oncle...et...mon oncle... » Sa voix s'affaiblit.

Montag tourna et fixa sa femme du regard, elle qui était assise au milieu du petit salon parlant au présentateur, qui était entrain de parler avec elle aussi. « Mme. Montag, » il disait. Ceci, cela, et l'autre. « Mme. Montag—» Quelque chose d'autre et encore d'autre. L'accessoire convertisseur, qui leur a coûté cent dollars, fournissait son nom automatiquement chaque fois que le présentateur s'adressait à son audience anonyme, laissant un blanc où les syllabes appropriées pourraient le remplir. Un brouilleur point-vague spécial causa aussi l'image télévisée, dans la région immédiatement autour de ses lèvres, d'articuler silencieusement les voyelles et consonnes admirablement. Il était un ami, sans doute, un bon ami. « Mme Montag— maintenant regardez par ici. »

Sa tête tourna. Bien que c'était bien évident qu'elle n'écoutait pas.

Montag dit, « C'est seulement un pas pour ne pas aller au travail aujourd'hui pour ne pas travailler demain, pour ne plus jamais travailler à la caserne des pompiers.

« Tu vas aller au travail ce soir, n'est-ce pas ? »

« Je n'ai pas décidé. En ce moment j'ai un sentiment atroce de vouloir fracasser et tuer des choses. »

« Prends la coccinelle. »

« Non, merci. »

« Les clés de la coccinelle sont sur la table de nuit. J'aime conduire rapidement quand je me sens comme ça. Tu arrives à cent cinquante à l'heure et tu te sens magnifique. Des fois je conduis toute la nuit et reviens et tu ne te rends pas compte. C'est amusant dans la campagne. Tu frappes des lapins, des fois tu frappes des chiens. Vas prendre la coccinelle. »

« Non, je ne veux pas, cette fois. Je veux garder cette chose étrange. Mon Dieu, c'est devenu grand. Je ne sais pas ce que c'est. Je suis tellement mécontent, je suis tellement fâché, et je ne connais pas la raison. Je sens comme si je prenais du poids. Je me sens gros. Je sens comme si j'avais gardé beaucoup de choses sur le cœur, mais je ne sais pas quoi. Je vais peut être commencer à lire. »

« Ils te mettrait en prison, n'est-ce pas ? » Elle le fixa de regard comme s'il était derrière le mur de verre.

Il commença à s'habiller, se déplaçant nerveusement dans la chambre à coucher. « Oui, c'est peut être une bonne idée. Avant que je ne blesse quelqu'un. As-tu entendu Beatty ? L'as-tu écouté ? Il connaît toutes les réponses. Il a raison. Le bonheur est important. Le plaisir c'est tout. Et pourtant j'étais assis là, pensant, je ne suis pas heureux, je ne suis pas heureux. »

« *Moi, si.* » La bouche de Mildred rayonna. « Et fière de l'être. »

« Je vais faire quelque chose, » dit Montag. « Je ne sais même pas quoi encore, mais je vais faire quelque chose de grand. »

« J'en ai assez d'écouter ce bordel, » dit Mildred, tournant de nouveau vers le présentateur.

Montag toucha le bouton de réglage du son dans le mur et le présentateur tomba muet.

« Millie ? » Il s'arrêta. « Ça c'est ta maison aussi bien que la mienne. Je pense que ce n'est que justice que je te dise quelque chose maintenant. J'aurais dû te le dire avant, mais je ne me l'admettais pas. J'ai quelque chose que je veux que tu voies, quelque chose que j'ai rangé et caché pendant l'année passée, parfois, de temps en temps, je ne savais pas pourquoi, mais je l'ai fait et je ne te l'ai jamais dit. »

Il s'empara d'une chaise au dos droit et la poussa lentement et progressivement dans le couloir près de la porte d'entrée et l'escalada puis resta debout pendant un instant comme une statue sur un piédestal, sa femme se tenant au dessous de lui, attendant. Puis il leva son bras et retira la grille du système de climatisation et étendit son bras loin dedans vers la droite et fit bouger encore une autre pièce de métal puis sortit un livre. Sans regarder il le lâcha par terre. Il remit la main en haut et sortit deux livres et descendit sa main et lâcha les deux livres par terre. Il continuait de bouger sa main et de lâcher des livres, des petits, des assez grands, des jaunes, des rouges, des verts. Quand il finit il regarda du haut vers une vingtaine de livres gisant aux pieds de sa femme.

« Je suis désolé, » dit-il. « Je n'ai pas vraiment pensé. Mais maintenant il semble qu'on est tous dans le même bateau. »

Mildred recula comme si elle était soudainement affrontée à une bande de souris sorties du plancher. Il pouvait l'entendre respirer rapidement et son visage avait pâli et ses yeux étaient fixes grand ouverts. Elle répéta son nom, deux fois, trois

fois. Puis, gémissant, elle courut en avant, saisit un livre, et courut vers l'incinérateur de la cuisine.

Il l'attrapa, brailant. Il la tenait et elle essayait de s'enfuir, le griffant.

« Non, Millie, non ! Attend ! Arrête, veux-tu? Tu ne connais pas... arrête ! » Il la gifla, la saisit de nouveau et la secoua.

Elle dit son nom et commença de pleurer.

« Millie ! » dit-il. Écoute-moi. Donne-moi une seconde, veux-tu? Nous ne pouvons rien faire. Nous ne pouvons pas brûler ces livres. Je veux les regarder, au moins les regarder une fois. Puis si ce que le Capitaine dit est vrai, nous les brûlerons ensemble, crois-moi, nous les brûlerons ensemble. Tu dois m'aider. » Il regarda dans son visage, la saisit au menton et la tenait fermement. Il ne la regardait pas seulement dans son visage, mais pour lui-même et pour savoir ce qu'il devait faire, dans son visage. « Qu'on l'aime ou non, nous y sommes. Je n'ai jamais demandé beaucoup de toi pendant toutes ces années, mais je te le demande maintenant, je te supplie. Nous devons commencer quelque part, résolvant pourquoi nous sommes dans un tel désordre, toi et les nuits médecine, et la voiture, et moi et mon travail. Nous nous dirigeons vers la falaise, Millie. Dieu, je ne veux pas tomber. Ça ne va pas être facile. Nous n'avons rien sur quoi nous accrocher, mais peut-être pouvons-nous le comprendre et le résoudre et nous entraider. J'ai tant besoin de toi maintenant, je ne peux pas te le dire. Si tu m'aimes du tout, tu supporterais cela, vingt-quatre, quarante-huit heures, c'est tout ce que je demande, puis ce sera fini, je le promets, je te le jure ! Et s'il y a quelque chose là, seulement une petite chose dans ce grand désordre de choses, peut être pourrait-on le transmettre à quelqu'un d'autre. »

Elle ne se défendait plus, alors il la lâcha. Elle s'affaissa et glissa le long du mur et s'assit sur le plancher à regarder les livres. Son pied en toucha un et elle vit cela et recula son pied.

« La femme, l'autre nuit, Millie, tu n'étais pas là. Tu n'as pas vu son visage. Et Clarisse. Tu n'as jamais parlé avec elle. J'ai parlé avec elle. Et les hommes comme Beatty ont peur d'elle. Je ne le comprends pas. Pourquoi auraient-ils tellement peur de quelqu'une comme elle ? Mais je continuais de la comparer avec les autres pompiers dans la Maison hier soir, et je me suis soudainement rendu compte que je ne les aimais pas du tout, et que je ne m'aimais plus du tout moi-même. Et je pensais que ça serait peut être mieux si tous les pompiers étaient brûlés. »

« Guy ! »

La voix de la porte d'entrée appela doucement :

« Mme Montag, Mme Montag, quelqu'un là, quelqu'un là, Mme Montag, Mme Montag, quelqu'un là. »

Doucement.

Ils tournèrent pour regarder fixement à la porte et aux livres effondrés partout, partout en tas.

« Beatty ! » dit Mildred.

« Ça ne peut pas être lui ! »

« Il est revenu ! » elle chuchota.

La voix de la porte d'entrée appela doucement de nouveau. « Quelqu'un là... »

« Nous ne répondons pas. » Montag s'allongea le long du mur et puis coula lentement dans une position accroupie, et, déconcerté commença à pousser du

coude les livres du pouce, de l'index. Il frissonnait et il voulait surtout pousser les livres encore dans le l'aérateur, mais il savait qu'il ne pouvait pas faire face à Beatty de nouveau. Il s'accroupit et puis s'assit et la voix à la porte d'entrée parla encore, avec plus d'insistance. Montag ramassa un seul petit volume du plancher. « Où est-ce que nous commençons ? » Il ouvrit le livre au milieu et l'examina. « Nous commencerons au début, je suppose. »

« Il entrera, » dit Mildred, « et nous brûlera, nous et les livres ! »

« La voix de la porte d'entrée affaiblit finalement. Il y avait un silence. Montag sentit la présence de quelqu'un au-delà de la porte, attendant, écoutant. Puis les pas s'éloignait dans l'allée et sur la pelouse.

« Voyons ce que c'est, » dit Montag.

Il disait les mots de façon hésitante et avec une timidité terrible. Il lit une douzaine de pages et enfin parvint à ça :

« 'C'est calculer qu'onze mille personnes ont plusieurs fois subi la mort plutôt que de se soumettre à casser leurs œufs à partir de l'extrémité la plus petite.' »

Mildred s'assit à l'autre bout du couloir. « Qu'est-ce que ça veut dire ? Ça n'a pas de *sens* ! Le Capitaine avait raison ! »

« Tiens, » dit Montag. Nous recommençons, au début. »